

REVUE
DE
L'EXTRÊME - ORIENT

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. HENRI CORDIER

PREMIÈRE ANNÉE

1882

TOME PREMIER



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1883

DE PHNOM-PENH A PURSAT

EN COMPAGNIE

DU ROI DE CAMBODGE ET DE SA COUR

CHAPITRE PREMIER

Départ de Phnom-Penh. — Une reine qui s'évanouit. — La grotte de Phnom-Basset. — Oudong et Lovec. — Bobo. — Arrivée à Pursat.

§ I

Ayant eu occasion de témoigner, en présence du roi du Cambodge, le désir d'assister à une grande chasse dans les forêts du pays, S. M. voulut bien me promettre cette satisfaction, si je voulais consentir à la suivre dans un voyage projeté du côté de la frontière siamoise, dans la province de Pursat, aujourd'hui très peu habitée et donnant asile dans ses immenses solitudes à tous les animaux sauvages qui peuplent le sud de l'Indo-Chine.

Le départ fut ajourné à diverses reprises, et finalement arrêté au 17 février. Le roi partit dans l'après-midi, après l'heure de la forte chaleur, avec une partie de son sérail, son escorte cambodgienne, ses principaux mandarins.... Il était monté sur un éléphant magnifiquement harnaché ; ses femmes suivaient sur des montures analogues, puis les serviteurs et les servantes du palais, des mandarins de tous rangs, des secrétaires, des pages et enfin la suite ordinaire que traînent après eux les souverains orientaux. Une musique, composée de tagals des Philippines,

ouvrait la marche ; ensuite venait un détachement de la police de Phnom-Penh, composée également de tagals, puis la garde royale indigène.

Tout ce monde était à pied. Après eux s'avançaient au pas les six éléphants d'honneur sur deux rangs et enfin l'éléphant royal, les éléphants portant les reines, les princesses, les femmes du roi, les dames d'honneur... etc., les uns derrière les autres, par ordre, c'est-à-dire suivant le rang des personnages qui les montaient. Le convoi se terminait par une grande quantité de charrettes à bœufs et à buffles portant des provisions et enfin par plusieurs centaines de Cambodgiens à pied, réunis deux à deux et portant suspendus à un bambou des ustensiles de cuisine, des services de table et de toilette, des vases en or faits pour l'usage du roi... etc.

Le passage à travers les rues de Phnom-Penh de ce magnifique cortège avait attiré de nombreux curieux et surtout les Européens, qui voyaient ce spectacle, si intéressant pour eux, pour la première fois.

Je savais que le roi avait l'intention de s'arrêter et de passer la nuit à une courte distance de la ville, afin de faire mettre de l'ordre dans cette immense colonne, réparer les avaries qui auraient pu se produire dans cette première marche et attendre certains dignitaires qui n'avaient pas pu partir en même temps que lui.

Je partis le lendemain matin monté sur un éléphant ; mon cuisinier et mon interprète en avait chacun un ; un quatrième portait les provisions, notre linge, nos casseroles...

Ma première remarque, une fois engagé sur le chemin de Oudong, fut la propreté bien extraordinaire de la route : les herbes étaient coupées, la surface du sol aplanie à peu près, les broussailles rejetées hors de la voie ; de loin en loin, on avait planté des jalons pour indiquer l'itinéraire que le roi avait résolu de suivre, enfin de forts pieux terminés en forme de flammes, et numérotés, mesuraient les distances de quatre kilomètres en quatre kilomètres.

Je ne tardai pas à rencontrer des trainards, des animaux

blessés, des charrettes à bœufs et à buffles hors de service, de grandes et belles voitures à éléphants fabriquées et frais peintes pour la circonstance, mais déjà brisées et les voyageurs laissés sur la voie, au soleil, loin de la colonne qui cheminait toujours et de tout lieu de secours ou de réparation. Des soldats cambodgiens, vêtus et armés à l'européenne et chaussés, contrairement à leur habitude, n'avaient pas pu suivre à pied les éléphants et attendaient, assis tranquillement sur l'herbe, une occasion pour continuer leur voyage. Ces pauvres diables montaient sur les chars qui n'étaient pas trop chargés et on voyait là-dessus un mélange de toutes sortes de choses, faites pourtant pour ne pas être à ce point rapprochées : des provisions de bouche, des fruits surtout, à côté et souvent dans des bottes de cavalier et d'artilleur, des armes, des munitions de guerre...

J'atteignis le roi à mi-chemin de Oudong; il se disposait à camper là, en plein air, loin de toute habitation, à midi, sous les rayons perpendiculaires d'un soleil brûlant et dans un endroit où la forêt n'est pas riche en arbres de belle venue. On trouva cependant un abri suffisant contre la chaleur intense du jour sous les quelques bouquets rares qui ornent ce lieu isolé. S. M. se contentant de ce campement, nous pouvions souhaiter mieux, nous, mais nous eussions été malvenus de nous montrer plus difficiles.

Nous nous établîmes par groupes : le roi au milieu de ses femmes, de ses danseuses, chanteuses... ; les mandarins, leurs familles et moi dans les meilleurs endroits ombragés que nous pûmes trouver; la troupe, les serviteurs et les esclaves, au nombre de plus d'un millier, s'arrangèrent de leur mieux sous le soleil.

Les éléphants demeurèrent autour de nos campements brouillant les bambous et les jeunes pousses des arbres; par moments, ils nous éveillaient avec leurs cris stridents. Les bœufs, moins heureux, ne trouvaient pas l'herbe qui convient à leur nourriture, et qui est si rare au Cambodge en pareille saison; ils se promenaient autour de nos tentes comme des âmes en peine.

L'eau que nous avons à boire provenait d'une mare à buffles

et était horriblement boueuse. Pour parer à un inconvénient de ce genre, je m'étais muni au départ d'un filtre portatif, appareil indispensable aux personnes qui voyagent dans cette contrée. Dès l'arrivée, Cobien, mon cuisinier chinois, me voyant fatigué, me fit déjeuner rapidement et je m'endormis.

Nous repartîmes à trois heures de l'après-midi. La brise du matin, qui atténuait un peu les effets de la forte chaleur, avait disparu. La forêt devenait plus épaisse, plus serrée et on étouffait. Les soldats cambodgiens faisaient pitié à voir : ils étaient à pied et fort gênés dans leur costume européen ; leurs shakos à pompons rouges, ainsi que nos vêtements et tout ce que nous portions, avait pris déjà la couleur du chemin. Vers les cinq heures, le vent se leva très violent et nous couvrit de poussière. Le roi marchait en avant avec son escorte de cavalerie ; les éléphants portant le personnel féminin de la cour venaient après. J'avais pris place immédiatement à la suite de ces dames, afin d'éviter d'être trop incommodé par les nuages de poussière qui se formaient en arrière de cette immense caravane.

§ II

Au moment où la chaleur se faisait le plus sentir, la tête de colonne s'arrêta tout à coup. La raison de cette brusque halte nous vint aussitôt vers l'arrière ; c'est un épisode de voyage à raconter. Personne ne sera surpris d'apprendre que la grosse affaire du moment, c'était une reine qui se trouvait mal. Avec autant de femmes en chemin, cet événement était inévitable ! Une douzaine de mandarins au moins vinrent à moi pour me presser d'intervenir, car tous les Européens passent, dans ce pays-là, pour être un peu médecins ; et puis, on connaissait les cures obtenues par les soins de notre jeune médecin de la marine à Phnom-Penh et on espérait encore mieux d'un compagnon de voyage bien plus âgé et plus galonné que celui-là. J'eus beau m'excuser et affirmer que je n'entendais rien à la médecine, que je ne m'en étais jamais occupé, que je n'avais aucun remède ; rien n'y

fit. Aux mandarins qui s'étaient d'abord présentés, se joignirent des femmes cherchant un secours avec l'ardeur et le dévouement qu'elles montrent dans les circonstances analogues. J'aperçus dans le groupe le grand mandarin Présor Sorivong, qui était fait à nos usages et qui voyant mon embarras, me fit signe aussitôt de l'œil de m'exécuter.

Je fis avancer mon éléphant et je trouvai la malade dans le dix ou onzième palanquin que je visitai. C'était une femme d'une trentaine d'années, maigre, pâle, d'un tempérament usé, mais qui conservait encore les traces d'une incontestable beauté. Elle était renversée sur le siège du palanquin et poussait quelques faibles soupirs; dès qu'elle m'aperçut, elle se redressa un peu et je l'entendis me dire *ngop* (je meurs !).

Le docteur avait été bien avisé en me faisant prendre au départ quelques paquets de quinine et du laudanum; il m'avait indiqué à peu près les doses à donner ou à prendre moi-même suivant les cas, de sorte que, faute de mieux, je me trouvais en mesure d'exercer la médecine pour la fièvre et les coliques. Comme la personne à traiter ne répondait à mes questions que par le mot *ngop*, qui signifie *je vais mourir*, j'interrogeai les voisines qui se pressaient en grand nombre autour de la malade et celles-ci prétendirent que la reine était atteinte par le *vent* (*khyol*), sorte de vent ou d'air pestilentiel qui pénètre dans le corps et auquel on attribue toutes les maladies internes. J'étais embarrassé, mais je fis mine de ne pas l'être et j'ordonnai qu'on m'apportât un verre d'eau dans lequel je vidai une douzaine de gouttes du laudanum. La malade avala le tout sans trop de répugnance. La colonne se remit en marche, chacun ayant la certitude que c'était affaire finie, et c'est, ma foi, ce qui arriva, grâce à la fraîcheur de la nuit qui commençait à se faire et qui nous apporta la vie à tous. Cette cure fit du bruit et je n'eus pas manqué de clients à Oudong, si j'avais voulu continuer à faire le charlatan.

§ III

Comme nous passions à la hauteur de Phnom-Basset (la colline Basset), un mandarin lettré mit son éléphant au pas du mien et me dit : « Avez-vous visité la grotte de Basset et avez-vous entendu raconter la légende qui se rapporte à cette caverne?... »

— Non, lui dis-je, et vous devriez bien, chemin faisant, me dire ce que vous en savez. » Mon compagnon ne se le fit pas dire deux fois ; il reprit la parole en ces termes :

« Sous le règne de Phnhéa Crec, un prince Khmer en disgrâce vint à mourir laissant une de ses femmes enceinte. Bien que celle-ci eût mis tous ses soins à se bien cacher, les devins royaux finirent par découvrir sa retraite, et ils représentèrent au roi les dangers auxquels son pouvoir pourrait être tôt ou tard exposé si on laissait subsister et se multiplier les membres d'une branche rivale.

« Ces sombres pronostics décidèrent le roi à faire assassiner aussitôt sa parente. On s'empara de cette malheureuse princesse ; les bourreaux la conduisirent dans une immense plaine où ils l'immolèrent ! On la coupa en trois morceaux ; et comme les meurtriers s'éloignaient, persuadés d'avoir achevé complètement leur œuvre, l'enfant sortit des entrailles de la victime et un génie tutélaire, sous la forme d'un oiseau, se trouva là à propos pour protéger et couvrir de ses ailes le nouveau-né.

« Un pasteur, nommé Ta Cuhé, trouva cet enfant ; il l'apporta dans sa cabane et l'adopta. Il ne tarda pas à s'apercevoir que l'orphelin était, comme le Buddha lui-même, marqué aux mains et à la plante des pieds d'un des signes caractéristiques des grands hommes, c'est-à-dire de figures de cercles, ou de roues, que les Kmers désignent sous le nom de Cang Chac (le chakra Indou). Dès les premières années, l'enfant montra des facultés extraordinaires ; aussi, il fut bientôt l'objet d'une grande vénération et le peuple se pressait pour contempler et écouter les discours du « protégé de l'oiseau. »

« Ce ne fut que lorsque le prince eut atteint sa septième année que le roi apprit par les devins qu'il existait encore, malgré les ordres qui avaient été donnés et les précautions qui avaient été prises pour le tuer dans le sein de sa mère. La nouvelle que l'enfant portait sur lui les signes du génie et de la toute-puissance, mit le roi dans la plus grande perplexité; il résolut de s'en débarrasser à tout prix et il ordonna qu'on le recherchât et qu'on le lui conduisît. Pour plus de sûreté, on fit venir au palais tous les enfants mâles du royaume âgés de moins de dix ans. C'est grâce au Cang Chac que *le protégé de l'oiseau* fut reconnu parmi tous ses petits camarades. Mais le vieux Ta Cuhé, qui comprit tout de suite les dangers imminents que courait son enfant d'adoption, l'entraîna vivement au dehors du palais d'Angkor et ils s'enfuirent tous les deux à travers les forêts. Les gens du roi, lancés aussitôt à la poursuite, ne purent atteindre les fugitifs, qui se réfugièrent dans la province de Chung prey.

« Ne se sentant pas en sûreté dans ce lieu, ils voulurent traverser le Mékong; mais comme ils n'avaient aucune barque pour passer le fleuve, deux arbres placés vis-à-vis sur les rives s'inclinèrent l'un vers l'autre de manière à former un pont sur lequel les deux voyageurs purent passer. Arrivés à Prea Vihear Suor, Ta Cuhé coupa une grande branche qu'il planta en terre de manière à faire un abri à son protégé. Cette branche prit aussitôt racines; le tronc et le bouquet se développèrent rapidement de manière à couvrir d'ombre l'aire du campement de l'enfant prédestiné... »

Nous arrêtons là le récit fantastique de notre compagnon de voyage, et nous dirons seulement que malgré les préoccupations du moment et les fatigues excessives d'une fuite presque ininterrompue, le prince trouva le moyen de distinguer une jeune villageoise et d'en devenir éperdument amoureux.

« Enfin, dit en finissant le lettré, *le protégé de l'oiseau* et le vieux Ta Cuhé, dont les forces étaient épuisées, trouvèrent la sécurité dans la grotte de Phnom-Basset. Mais la fortune qui jusque-là avait été si contraire au malheureux orphelin, allait bientôt lui devenir favorable; en effet, son persécuteur acharné,

le roi Prea Chau Amaren, tomba malade et mourut sans laisser de progéniture. Régulièrement, légalement, la couronne revenait au *protégé de l'oiseau*. Les grands mandarins assemblés pour pourvoir à la vacance du trône en décidèrent ainsi; ils firent rechercher le prince innommé qui, n'ayant plus alors aucune raison pour se cacher, se présenta au peuple, qui s'était grandement intéressé à ses malheurs, et qui l'acclama. Il fut couronné sous le nom de Somdach-Prea-Chau-Bacsay-Cham-Crang.

« Le premier soin du nouveau souverain fut de faire restaurer la grotte où avait fini sa vie aventureuse et où il avait reçu la nouvelle de son avènement au trône. De plus, on grava sur une pierre de la caverne une inscription destinée à perpétuer le souvenir des circonstances que nous venons de rapporter.

« Dans les temps malheureux, aussi bien que dans la position élevée dans laquelle ce prince se trouvait, rien ne lui avait fait oublier la charmante jeune fille qu'il avait surprise puisant de l'eau dans le village de Pratea-Néang; il l'épousa et il en eut trois garçons qui régnèrent après lui. »

Cette légende sent son origine; c'est quelque épisode de la vie de Rama, de Crichna ou de quelque autre héros Indou, adapté à d'autres personnages et à d'autres lieux. Ceux qui sont familiarisés avec la littérature de l'Inde seront, sans doute, de notre avis.

§ IV.

Un peu avant d'arriver à Oudong, à la faveur du crépuscule, nous aperçûmes le Phnom Prea réachéa Trop (la colline du gouvernement), sur laquelle on avait allumé de grands feux de réjouissance ou de joie.

A neuf heures, nous étions rendus au palais de la Reine-Mère, où des logements étaient préparés pour le roi, sa suite et les principaux personnages qui l'accompagnaient. Je trouvai, ou plutôt l'on me conduisit au logement qui m'était destiné et qui était très propre, tapissé de nattes toutes fraîches, pourvu d'eau,

de bois pour la cuisine, de bougies, d'allumettes... Ce n'était pas la première marque d'attention délicate que je recevais de la Reine-Mère, et je dois reconnaître qu'elle s'est toujours souvenue que dans une circonstance douloureuse, et au moment de grands dangers auxquels elle fut directement exposée, elle trouva un abri à bord du bâtiment que je commandais.

A cette heure avancée, nous n'avions qu'à nous coucher et c'est ce que, pour mon compte, je m'empressai de faire après m'être lavé de la tête aux pieds et avoir avalé un bouillon de conserve que *Cobien* fit chauffer en un instant.

Ma première visite le lendemain fut, bien entendu, pour la Reine-Mère, qui, ne pouvant me la rendre à cause des usages qui s'y opposent absolument, m'envoya, comme équivalent, deux poules sauvages, un quartier de porc et une douzaine d'œufs assez frais. Cette carte de visite en valait bien une autre par le temps qui courait.

D'ailleurs, on faisait grandement les choses dans ce palais et tout le monde était content. Je voyais passer sur des plateaux en or des provisions pour le roi; d'autres provisions étaient offertes aux mandarins dans des plats en argent et enfin on voyait aller dans toutes les directions des domestiques apportant le riz, le poisson, les fruits à nos compagnons de voyage de tous les rangs, de toutes les conditions. Tout cela était servi sur d'immenses plateaux en cuivre fourbi à clair et dans des plats en porcelaine siamoise colorée et pleine de cachet.

Oudong a été pendant plus de deux siècles le capitale du petit royaume du Cambodge. En 1863, le roi Norodon, voyant l'importance commerciale que prenait chaque jour Phnom Penh et l'isolement dans lequel il était dans sa capitale, changea de résidence, mais sa mère persista à vouloir rester à Oudong, où elle avait à surveiller la construction d'une pagode qui devait être consacrée à la mémoire de son royal époux.

Ce temple, que nous avons visité en détail, est aujourd'hui terminé. Il est juché sur un monticule artificiel formé de trois terrasses superposées et de grandeur décroissante à partir de la base. Sur le bord de ces terrasses, disposées en gradins, on a

aligné une foule d'idoles monstrueuses appartenant, pour la plupart, au panthéon brahmanique.

La pagode est orientée est et ouest. La façade principale est tournée vers l'est ; on y arrive par un large escalier d'accès assez facile. La longueur du temple, hors maçonnerie, est de trente mètres et la largeur de quinze mètres. Une vérandah très étroite règne tout autour et elle est couverte par le toit inférieur, qui fait saillie d'un mètre cinquante centimètres environ. Le bord de ce toit est supporté par des colonnes à fût carré et maçonnées. La toiture du temple est à trois pentes de chaque côté, inégalement inclinées et recouvertes de tuiles plates, peintes de diverses couleurs et vernissées. De loin, lorsque le soleil donne sur ces surfaces luisantes et colorées, l'effet produit est considérable, et il en est de même dans tous ces temples khmers lorsque les couleurs ont été heureux dans l'agencement des couleurs.

Le médaillon du fronton porte les armes du souverain, avec cette différence que, à la place de la vieille épée des anciens rois khmers, il y a un livre de prières. Au-dessous des armoiries, on a gravé une courte inscription que l'on peut traduire ainsi : *Pagode élevée par ordre de la reine mère, en 2418 de l'ère du Buddha*. Le faîtage, à chaque bout, est terminé par une énorme trompe d'éléphant, relevée et dorée.

La façade principale est percée de deux portes magnifiquement encadrées. Chacune d'elles est surmontée d'une gigantesque couronne royale sculptée dans le bois et dorée. Des cadres en beau bois noir incrusté de nacre entourent ces ouvertures, et enfin les bords des couronnes sont supportés, de chaque côté des portes, par de forts piliers en bois sculpté finement et doré.

Les ouvertures des portes et des fenêtres du temple sont plus grandes du bas que du haut. Les panneaux des portes sont incrustés de nacre formant de beaux dessins d'ornement, mais qui ressortent à peine sur un fond qui a été trop surdoré.

La surface du parquet est entièrement couverte de feuilles de cuivre jaune. Au fond de la nef trône une idole énorme du Buddha, représenté assis à l'Indienne sur un trône proportionné à la statue et comme elle doré dans les coins et recoins.

Le toit supérieur, couvrant la nef principale, ou centrale, est supporté par huit colonnes en bois de chaque côté, inclinées uniformément vers le centre et doublées de cuivre doré du haut en bas.

Les fenêtres sont, comme les portes, en dehors et en dedans, couvertes d'incrustations en nacre sur fond d'or.

La hauteur du plafond est de dix mètres. Les murs intérieurs, les plafonds, sont décorés de peintures rappelant les principaux épisodes de la vie du Buddha. Sur l'un des panneaux, on a représenté le jeune prince fuyant le palais de son père et se coupant les cheveux avec son glaive, aux portes mêmes de Kapila, comme pour s'interdire tout espoir de retour dans cette magnifique cité, sur laquelle régnait son auguste père et où lui même avait connu tous les honneurs et tous les plaisirs.

A partir de ce moment, on voit le Sidharta (le futur Buddha), que l'on désigne aussi sous le nom de Bodisatva (l'être uni à l'intelligence), parcourir les diverses contrées de l'Inde. Arrivé dans le royaume de Méa (sans doute les Maghada, à l'est de Bénarès), il lui faut soutenir une lutte acharnée avec Mara, le roi des démons, que l'on voit se présenter sur le terrain monté sur un Réachéa Sey (sorte de lion fantastique), suivi de nombreux démons noirs et blancs, montés sur des éléphants, des tigres et des chevaux. Au moment où tout cet appareil guerrier se déploie dans la plaine, la déesse de la terre apparaît, et de son immense chevelure, qu'elle tord elle-même, jaillissent des masses d'eau qui inondent toute la contrée. On voit les officiers et les pauvres soldats infernaux servir d'appât à des monstres marins énormes qui n'en font qu'une bouchée.

La tentative d'assassinat de Dévidatta, cousin et disciple jaloux de Sidharta, est figurée assez clairement, car on voit le rocher que ce criminel fait rouler du haut d'une montagne venir frapper le pied du Sage.

Dans un autre endroit, on voit le Bodisatva assis sur un rocher et recevant la nourriture des mains d'une dame riche, qui lui offre en même temps le plateau en or sur lequel les mets sont servis. Cette dernière offre est repoussée et le vase précieux est jeté à la

mer et entraîné par les courants jusqu'au royaume des Néacs (nagas), où se trouvent déjà trois vases du même genre que les trois Buddhas antérieurs refusèrent de recevoir dans des circonstances analogues. On aperçoit ces trois coupes superposées dans l'intérieur d'un superbe palais.

Partout où passe le nouveau prophète, on voit des monuments commémoratifs s'élever sur les traces de ses pieds sacrés. Arrivé au royaume des singes, ceux-ci lui construisent un vrai palais de cristal et ils le proclament sage, éclairé et saint.

Delà, le Bodisatva se rend dans le pays des Nagas, où leur roi Muchalin (Mutchilinda) lui fait un siège de son corps roulé en corde sept fois sur lui-même. La tête multiple du fameux serpent paraît au-dessus de celle du *sage* en forme d'auréole.

Suivent une foule d'autres sujets représentant le futur Buddha parcourant le monde et recevant les hommages des princes et des peuples.

Sur le mur de droite s'élève l'énorme montagne de Phnom-Caylas (l'Himalaya), formée de minerai d'argent pur, couronnée par le palais féerique du roi Otum Prealac. Là est un immense bassin carré, de cinq cents lieues de côté, entouré d'arbres gigantesques dont les ombres se projettent sur la surface entière des eaux. Les angles du bassin sont occupés par d'énormes animaux : un cheval, un bœuf, un éléphant et un Réachéa Sey. Ces bêtes colossales aspirent l'eau de cette mer intérieure et ils la rejettent aussitôt avec force au dehors, afin de former de puissantes rivières. Il faut voir là, pensons-nous, l'image des grands bassins du Thibet déversant leurs eaux par-dessus la chaîne Hymalayenne et formant les grands fleuves connus sous les noms de Yang-Tse-Kiang, Mécong, Iraouady, Brahmapoutre, qui arrosent sur une vaste étendue la Chine, l'Indochine et l'Inde.

Le panneau qui est au-dessus des portes d'entrée, à l'est, représente les sept continents séparés par des océans. Dans celui du centre s'élève le mont Méru, qui porte le riche palais du roi des anges (Indra), qui apparaît au perron entouré de serviteurs prêts, comme lui, à aller rendre hommage à Sidharta.

Près d'un stoupas, ou immense reliquaire renfermant la che-

velure du jeune prince devenu Sidharta, nous voyons une foule d'adorateurs, qui par la diversité de leurs costumes et de leurs traits semblent représenter tous les peuples de l'Asie.

Sur l'un des vantaux de la porte d'entrée, à droite, on a dessiné, en demi-grandeur, le prince In-thac-chit (Indrajit), fils de Réap (Ravana), roi des Rakchasas. Il tient un arc d'une main et une flèche de l'autre. Plusieurs soldats sont à ses côtés.

Prea-Leac (Lakshmana), frère puîné de Rama, occupe l'autre panneau. Il tient une épée et engage un combat avec Indrajit. Lakhsmama est soutenu par une bande de singes et l'on reconnaît là un épisode de la guerre que Rama entreprit contre les géants hérétiques et anthropophages de Lanca (Ceylan).

Sur l'un des vantaux de l'autre porte d'entrée, on voit Ravana, dans une attitude menaçante, armé d'un arc et entouré de géants.

Son adversaire, Rama, le visage peint en vert, armé lui aussi d'un arc immense, est campé sur le battant voisin et semble prêt pour la lutte. Un singe énorme, Hunuman (Hanumat), à la tête de nombreux soldats simiens s'est rangé sous la bannière de Rama. C'est là un autre épisode du Ramayana.

Au-dessus de l'idole du Buddha, la peinture du plafond du sanctuaire figure un immense parasol à cinq étages.

La peinture du fond du temple représente la mort et la sépulture du Buddha Sakya-Muni. Dix-huit rois viennent réclamer ses cendres ; ils en obtiennent chacun une partie, et on en réserve une part plus considérable pour le royaume de Cosen Noreai (Kucinagara), où le Buddha s'éteignit pour de là passer dans le Nirvana.

Il ne reste plus traces aujourd'hui des habitations particulières ; et de cette capitale, abandonnée par les souverains depuis seulement dix-sept ans, on ne rencontre que des vestiges de fortifications, quelques pagodes abandonnées et de nombreux bassins. Mais tout cela n'offre aucun intérêt artistique.

Pour passer le temps, nous résolûmes, malgré l'ardeur du soleil, d'aller visiter la *Colline du gouvernement*, plus généralement connue sous le nom de *Colline de Oudong*. Je pénétrai d'abord dans une ancienne citadelle adossée au coteau et je ne

tardai pas à me trouver face à face avec une folle d'une soixantaine d'années environ, mais de fier maintien, ma foi, et de réelle distinction. Elle disparut dans le bois dès qu'elle eut aperçu un étranger, mais cette brusque apparition me frappa. « Quelle est cette femme ? dis-je au mandarin qui nous accompagnait — C'est, répondit-il, l'ancienne reine Ang Mey, qui gouverna le royaume de 1832 à 1841. »

Je me souvins, en effet, avoir lu dans les annales du pays qu'en 1832, le gouvernement annamite, après avoir fait occuper par ses armées le territoire Khmer, et en avoir expulsé tous les prétendants à la couronne, avait fait asseoir sur le trône une princesse cambodgienne toute jeune, qu'il domina et qui souscrivit à tout ce qu'il plut à l'Annam de lui imposer.

La pauvre folle habitait une maison isolée dans ce fort abandonné, où elle était cependant surveillée et soignée avec un grand dévouement par d'anciennes dames d'honneur et des servantes, qui ne la quittaient plus depuis qu'elle était dans cet état. D'ailleurs la mère du roi Norodon, qui demeurait tout auprès, veillait avec sollicitude à ce qu'il ne manquât rien à sa cousine.

Le prestige du rang est si considérable dans ce pays que, malgré la position misérable de cette ancienne reine, les Cambodgiens des environs se prosternaient devant elle, lui témoignaient les mêmes égards que lorsqu'elle était toute-puissante et n'osaient jamais contrarier sa volonté, ses caprices, ses folies et les détournements de toute nature qu'elle se permettait chaque jour au détriment de ses endurements voisins.

Le flanc le plus accessible de la colline à triple sommet de Oudong est celui qui est tourné vers le Nord. Lorsqu'on arrive de ce côté, on contourne d'abord une vaste pièce d'eau circulaire, qui sert d'abreuvoir aux nombreux bestiaux de ce pays d'élevage. A peine engagé dans le chemin qui mène à l'un des sommets, nous passâmes entre deux monuments funéraires ayant la forme de cloches gigantesques. Ces pyramides contiennent les cendres de plusieurs princes et de plusieurs rois.

Un peu plus haut, on rencontre un édifice du même genre

isolé, plus fort d'échantillon que les premiers et aussi bien plus richement décoré.

Enfin, sur l'un des sommets s'étale une construction massive, bien délabrée aujourd'hui et qui abrite assez mal une immense idole du Buddha en maçonnerie. Les encadrements des portes et des fenêtres de ce temple abandonné sont en grès sculpté, ainsi que les barreaux des fenêtres ; mais on s'aperçoit vite que ces morceaux de sculpture ne sortent pas des mêmes mains que la pagode et que l'affreux Buddha qui emplit son sanctuaire : ce sont des spécimens de l'art khmer antique détachés de quelque vieux monument et adaptés gauchement à cette construction sans goût, sans style, sans caractère et moderne relativement.

Un peu plus au sud, on rencontre un pavillon en maçonnerie ayant la forme d'une étable et qui abrite un bœuf en pierre de grandeur naturelle. Le râtelier est constamment pourvu d'herbe renouvelée journellement par les dévots du culte sivaïque, car on sait que le bœuf est un des attributs sous lequel on adore encore Siva dans l'Inde et dans plusieurs autres contrées de l'Asie.

Le sommet le plus élevé de la colline est couronné par une misérable mosquée servant en même temps d'habitation à un ermite de race malaise, vieux marabout aveugle, qui jouit parmi les mahométans d'une grande réputation de sainteté et qui vit là du produit des quêtes que vont faire dans la plaine quelques disciples plus jeunes, mais tout aussi paresseux et aussi sales que leur maître.

Si de ce point élevé, on tourne ses regards vers l'est, on aperçoit la chrétienté de Phinhalu, située à quelques milles de là sur les bords du bras du lac.

Ainsi, sur une étendue de quelques kilomètres carrés, nous voyons quatre temples consacrés à des divinités très différentes, sans compter les petits autels élevés à des divinités secondaires et locales, à des génies bienfaisants ou démoniaques, auxquels les Cambodgiens des campagnes et des forêts adressent plus particulièrement leurs prières.

Je rentrai de cette excursion un peu avant midi ; et comme je

savais que le roi voulait passer tout le jour auprès de sa mère, je partis vers une heure avec mes éléphants pour Lovec, la capitale du Cambodge avant Oudong, située à six ou huit kilomètres au nord de ce dernier point.

On trouve à Lovec des vestiges d'une grande citadelle rectangulaire en terres levées, dont les faces nord, sud et ouest sont longées extérieurement par un grand fossé à contrescarpe à pic, tandis que l'escarpe est en talus. La hauteur du rempart extérieur est d'environ deux mètres cinquante centimètres. Les côtés nord et sud vont aboutir à une plaine marécageuse impraticable, qui est en communication avec le bras du lac et qui est inondée une partie de l'année. De ce côté il a été inutile d'élever des talus et de creuser des fossés; de telle sorte que cette citadelle ne se compose que de trois côtés, ou faces ayant rempart et fossé.

Le côté ouest de cet immense ouvrage, qui est le moins étendu, ne mesure pas moins de 2,640 mètres. De ce côté, à 200 mètres plus à l'est, se trouve un autre rempart parallèle à celui de la face est, qui va aboutir aux côtés nord et sud et qui constitue une deuxième barrière. Enfin, à 200 mètres plus à l'est de celui-ci s'élève un autre rempart coupé par trois portes et qui n'est autre que la face ouest d'une enceinte intérieure, à côtés respectivement parallèles à la première, s'appuyant comme l'autre à l'est sur un marais. Le côté ouest de l'enceinte intérieure a 2,320 mètres; les côtés nord et sud ont chacun 2,000 mètres. Nous pensons que c'est dans cette enceinte intérieure qu'était le palais du roi et la ville officielle, qui se trouvait ainsi protégée à l'ouest par un large fossé et trois remparts; au nord et au sud par un fossé et deux remparts et enfin à l'est par un marais profond, boisé, boueux et impraticable pour une armée.

Au centre de cette immense citadelle s'élève un pauvre toit de feuillage qui couvre l'idole du *Neac ta*, c'est-à-dire du génie protecteur du lieu. Les habitants le désignent sous le nom de *Khlang muong* (le gardien du village). Ce dieu lare n'est autre que *Ganésa*, bien reconnaissable à son nez se prolongeant en trompe d'éléphant. Ce n'est pas le seul endroit où le fils de *Siva* et de la déesse *Kali* est affecté à la garde des citadelles et des temples,

car nous l'avons trouvé aussi dans le fort de Siem-Réap, le chef-lieu de la province d'Angcor, ainsi que sur l'avenue qui conduit au magnifique temple du mont Bakheng tout près d'Angcor thom (Angcor-la-Grande). Ici, l'idole monstrueuse du dieu est moins forte et moins belle que celle surtout de Siem-Réap, mais elle est comme celle-ci parée du cordon brahmanique, de bracelets aux poignets et d'armilles finement ciselées au haut des bras et au bas des jambes. Les mandarins de tous rangs redoutent de paraître devant ce *Neac ta*, qui passe pour être impitoyable pour les fonctionnaires prévaricateurs. Peut-être ne faut-il voir là qu'une terreur inspirée aux chefs par les discours des bonzes, afin qu'ils ne donnent pas l'exemple au peuple de la dévotion aux anciens dieux.

Sur un monticule élevé de main d'homme au bord du marais dont nous avons parlé, on a dressé un autel au Buddha. Ce petit temple porte le nom de Vat traleng Kheng. Autour de l'autel, nous avons remarqué les pieds d'une statue en grès qui devait être colossale. Un *Neac-ta* portant les cheveux relevés en gerbe et noués au-dessus de la tête suivant la mode ascétique, et qui est sûrement une idole brahmanique, a été relégué en arrière du trône de Sakya-Muni.

En avant, et de chaque côté de l'axe prolongé de la pagode, sont les abris de deux autres *Neac-tas*. Celui de droite couvre une idole de Vichnou représenté assis sur un siège de pierre soutenu par une série de singes disposés en cariatides. L'autre est un personnage moins aisé à reconnaître; il est assis les jambes pendantes et les pieds appuyés sur un coussin méplat. Sur l'autel de cette dernière divinité, nous avons remarqué un petit socle en grès supportant le Buddha assis entre le dieu Vichnou et son épouse, qui, eux, se tiennent debout et semblent venir rendre hommage à celui que les bouddhistes mettent au-dessus de tout. Nous avons eu occasion de voir déjà des morceaux de sculpture de ce genre, faits dans les mêmes proportions à Angcor Vat et dans d'autres anciens temples.

Dans l'architecture khmer, on trouve souvent les singes soutenant les trônes des divinités brahmaniques, de même qu'on

les voit armés sur les bas-reliefs et suivant Rama, délégué par Vichnou pour exterminer les hérétiques réfugiés dans l'île de Lanca (Ceylan). Si les Brahmes qui composèrent les poèmes épiques de l'Inde, et à leur suite les artistes ont fait aux singes une part si importante de leurs exploits, c'est qu'une partie de la population aborigène, outrageusement représentée par des singes, se rallia de bonne heure à la religion importée par les Aryas et qu'elle fut pour ceux-ci un auxiliaire puissant dans les luttes gigantesques qu'ils eurent à soutenir pour la faire prévaloir dans cette contrée.

Sur un autre plateau artificiel de forme elliptique, élevé dans l'enceinte de la citadelle de Lovec, est une autre pagode connue sous le nom de Vat-Preat In tep (le temple de l'ange Indra). Bien que le nom de ce petit temple en chaume, qui a peut-être remplacé une construction plus considérable, indique qu'il fut consacré au roi du ciel Swarga, il renferme aujourd'hui une énorme idole qui ressemble bien à celle du Buddha. Peut-être aussi a-t-on fait monter Sakya-Muni sur le trône primitivement occupé par Indra. L'idole actuelle est en grès, assise les jambes croisées sur une immense fleur de lotus ouverte et taillée dans un immense bloc de pierre. Le visage du saint est souriant; il est doré, ainsi que les ongles, ce qui est conforme au quatorzième Moha Pucha Lachanam, ou particularités de conformation du Buddha.

Je rentrai à la tombée du jour à Oudong, très fatigué de mes promenades dans les environs, et je ne profitai pas de l'invitation qui me fut adressée pour la représentation théâtrale que les artistes de la reine mère devaient donner ce soir-là en l'honneur de la cour de Phnom Penh. Après avoir dîné de très bon appétit, je me laissai aller sur mon matelas de voyage et je m'endormis profondément.

Norodon passa la nuit à regarder danser les bayadères de sa mère; il ne put se lever le lendemain que très tard et nous ne repartîmes de Oudong que vers les trois heures du soir, au moment où la chaleur commençait à être supportable.

§ V.

En traversant l'emplacement occupé par l'ancienne capitale, on remarque encore des vestiges d'habitations cambodgiennes, au milieu desquels figurent avec avantage quelques pagodes aujourd'hui plus au moins abandonnées.

La campagne était triste; les riz étaient coupés et les rizières sèches. Les clairières, où poussent de grandes herbes sauvages, sont, dans ces climats, des lieux sans abri et de vrais rôtissoires pour les voyageurs. Un peu plus loin, c'est la forêt. Là encore l'herbe était rôtie par le soleil, sauf pourtant autour des flaques d'eau où l'humidité entretient un gazon éternellement frais. Les endroits boisés sont, en toute saison, ravissants; les feuilles sont irrécusablement vertes et ça et là, au milieu d'une nature des plus vigoureuses et à côté d'arbres de la plus haute taille, vivent de jolis arbustes chargés de belles fleurs de couleurs vives qui tranchent sur la teinte verdâtre du feuillage touffu de ces forêts.

La gaieté ce jour-là était générale parmi les femmes. Les dames du roi, et surtout les chanteuses et les danseuses, entassées par trois et quatre sur chaque éléphant ou sur chaque char, chantaient et riaient à se tordre. Mais les femmes sont trop sujettes à avaries pour que la fête ne fût pas troublée par quelque incident fortuit. En effet, au moment où la joie se manifestait le plus bruyamment, une femme qui se trouvait placée assez près de moi, arrêta son cornac brusquement et je l'entendis lui dire : « chhu pos » (j'ai mal au ventre !). Vers la tête de la colonne, au même instant, une ou deux autres rieuses faisaient la même déclaration. Je montrai mon flacon de laudanum. Dans ma naïveté, je ne pensais pas aux effets que peut produire sur certains tempéraments des accès de fou-rire. Un regard significatif d'une vieille servante m'avertit que ces dames avaient simplement besoin de rester un instant seules à terre et je m'empressai de m'éloigner.

Au milieu des bois, dans ces vastes solitudes de l'Indo-Chine,

le cortège du roi du Cambodge et la longue file d'éléphants, de chars, de cavaliers et de piétons qui suivaient le roi vers Pursat, procuraient à ces contrées quelques instants de vie, d'animation et les habitants demi-sauvages des forêts, prévenus de notre passage par le bruit immense que nous faisons, accouraient et nous regardaient défilier accroupis au pied des arbres ou cachés derrière les buissons. Quel dommage qu'un artiste, aposté sur notre passage, n'ait pas pu saisir la caravane en marche ! Il aurait admiré surtout les trois cents éléphants qui tenaient la tête et que montaient de charmantes femmes vêtues de soie et portant aux reins des écharpes de couleurs voyantes arrangées en double sautoir sur la poitrine, afin de couvrir les seins. Il aurait trouvé aussi une place dans son tableau pour le centre et la queue de cette interminable colonne marchant avec moins d'ordre, pêle-mêle, les bêtes se heurtant et les chars s'accrochant à chaque pas, non sans avaries pour ceux-ci, ni sans horions pour les voyageurs. Mais tous ces incidents, plus ou moins regrettables, n'arrêtaient pas un instant la gaieté folle de la masse.

Nous couchâmes ce soir-là à Ba-Po. Là nos habitations n'étaient autre chose que des cases en bambous et en pailles faites à faux-frais et à notre intention. L'Encorban, le chef des prisons de Phnom-Penh, me fit cadeau de quelques oranges pour moi et de riz cuit pour mes domestiques. Le roi ayant donné l'ordre de conduire une pièce de canon pour annoncer le lever et le coucher du soleil, on fit feu au moment où tout était tranquille dans le campement et nous fûmes tous égayés par les protestations bruyantes que les singes de la forêt firent entendre aussitôt.

Nous repartîmes le lendemain matin dans le même ordre de marche. Le roi était dans un magnifique palanquin en bois sculpté et doré, porté par quatre vigoureux Cambodgiens. Le siège de Sa Majesté était couvert et protégé contre le soleil, par un énorme parasol royal tenu par un page à pied. A droite et à gauche marchait la garde cambodgienne armée de lances, de sabres, de bâtons... Un musicien, juché sur l'éléphant de tête jouait, au moyen d'une sorte de clarinette, un air monotone, mais très ancien, et qui ne

doit jamais cesser tant que le roi est en marche. Cette musique désagréable, agaçante, était heureusement couverte par les chants joyeux des bayadères.

Chemin faisant, on me fit remarquer près d'un village appelé Phum cham (le village des Chams), assis sur le bord d'un ruisseau, une vaste plaine qui servit, dans le temps, de champ de bataille aux armées siamoises et cambodgiennes.

Nous fîmes halte à onze heures à Pen-Po, en plein bois, près d'un marais dans lequel nos nombreuses bêtes purent se désaltérer et se laver, et où il fallut bien aussi puiser l'eau pour notre propre consommation. Après le repas, je lisais un journal de Paris lorsque le roi, qui s'était approché de moi, me dit vivement : « Eh bien ! quelles sont les nouvelles de France ? » Je les lui donnai, et ce qui le frappa le plus, c'est le surcroît de difficultés créées à notre gouvernement par le différend survenu entre nos deux ambassadeurs à Rome. « Comment, me dit-il, la France a vraiment un ambassadeur auprès du chef des bonzes ? — Oui, lui dis-je, » et la conversation cessa sur ce sujet, n'étant ni l'un ni l'autre, à ce moment du moins, disposés à traiter les grosses affaires.

Dans les quelques marches que nous venions de faire, je remarquai que la résistance des animaux que nous occupions dans ce voyage était en raison inverse de leur grosseur, et il paraît qu'il en est toujours ainsi dans les pays chauds. Ainsi, dans cette occasion, l'animal qui supporta le mieux la fatigue et les privations fut le cheval. Ensuite vient le bœuf, qui marche bien sous le soleil et qui se contente d'un peu d'herbe à brouter et d'un peu d'eau à boire. Il faut au buffle l'herbe que mange le bœuf, mais, dans toutes les haltes, il est indispensable de le conduire dans une mare ou un ruisseau, où il puisse se laver et se baigner à l'aise. Dès que le soleil est un peu haut sur l'horizon, ce dernier animal n'avance que très péniblement. L'éléphant, auquel on pourrait supposer plus de force et moins de délicatesse, est aussi exigeant que le buffle pour l'eau et la fraîcheur et il lui faut, en outre, des arbres à effeuiller et des champs d'herbes à dévaster. L'éléphant fait en moyenne six kilomètres à l'heure.

Plus on s'éloignait de Phnom-Penh et plus l'attention des habitants était attirée sur les costumes européens portés par les soldats de la garde royale cambodgienne. Je n'étais l'objet d'aucune attention particulière, car depuis l'avant-veille mes habits avaient perdu leur lustre et leur couleur ; et, de même que ma barbe et mes cheveux, ils étaient couverts d'une couche épaisse de poussière.

Les femmes nous faisaient perdre du temps pour le même motif que la veille ; elles étaient un peu trop serrées dans les cages d'éléphant et tellement secouées par des mouvements de roulis et de tangage qu'elles faisaient eau de toutes parts.

A Beng-Diep, où nous couchâmes, le roi m'envoya un filet de bœuf, un rognon et de quoi faire un potage. *Cobien* se débrouilla, malgré l'obscurité de la nuit et l'entassement dans lequel nous étions tous, pour préparer mon repas. Je mangeai ce jour-là, malgré une grande fatigue, de meilleur appétit qu'à l'ordinaire et je n'en dormis pas plus mal.

Le lendemain matin, à six heures, nous repartions. Il y avait un peu plus d'ordre dans le convoi ; chacun avait cherché, et quelques-uns avaient trouvé une place sur un véhicule quelconque, afin de ne pas continuer à pied un voyage qui devait durer au moins huit jours. Les Manillais de la fanfare et ceux de la police avaient fini par se mettre, un peu entassés, sur les chars à bœufs. C'est pour la première fois, dans cette matinée, que les montagnes de Compong Chhnag nous apparurent. Ces montagnes sont à l'entrée du lac *Tonli Sap*, si connu des voyageurs qui l'ont traversé pour aller visiter les merveilleuses ruines d'Angkor. Lorsqu'on a parcouru de grandes plaines, des champs de riz, d'immenses clairières plates, ou paraissant plates comme l'Océan, on est lassé encore plus par la monotonie du paysage que par les causes ordinaires de fatigue lorsqu'on voyage dans ce pays-là. L'aspect d'une colline boisée vous reconforte et vous remet en gaieté. Les femmes qui éprouvaient très vivement ces impressions reprirent leur entrain ordinaire ; et du calme le plus parfait, nous les vîmes tout à coup passer à l'état exhilarant.

Le pays s'élevait déjà et nous franchissions la pente insen-

sible du plateau immense qui borde le grand lac à l'ouest. La forêt devenait plus épaisse ; on commençait à voir des arbres de belle venue et de riche essence qui font l'ornement et la fortune de cette contrée. Sur ces plateaux élevés au-dessus des marées et des inondations, on cultive une espèce de riz, que l'on sème à la volée au début de la saison des pluies, et qui diffère de celui des plaines immergées : le grain est plus petit, mais il est plus pesant, à volume égal, que le riz noyé.

C'est là le pays des plantes odoriférantes, et les servantes, les cuisinières, en firent une ample moisson pour parfumer leurs sauces. Je m'en fis donner que *Cobien* accommoda avec un plat de carrik que je trouvai excellent.

Je voyageai ce jour-là de concert avec Té Sancrem, un mandarin cambodgien prodigieusement gros et fort. Mes camarades de la Cochinchine, qui ne le connaissaient qu'imparfaitement, le désignaient sous le nom de *mandarin-éléphant*. On n'a pas oublié à Saïgon l'aventure qui arriva à ce fonctionnaire dans un voyage qu'il y fit à la suite du roi : il voulut entrer dans une voiture de place conduite par un Indien ; la carriole résista d'abord sous le poids du colosse, mais au moment où le cheval partait, le fond et tout l'arrière de la voiture se détachèrent à la fois, et Té Sancrem apparut soudain à la foule, assis sur le coussin du véhicule étalé sur le sol, et riant à se tordre de la confiance du conducteur qui poursuivait sa course comme si rien d'extraordinaire n'était arrivé. Au Cambodge, les éléphants les plus robustes refusaient de se laisser monter par ce pesant mandarin ; aussi, en prévision du voyage de Pursat, celui-ci avait fait confectionner une immense voiture, qu'un grand éléphant traînait et où l'on avait disposé une sorte d'appartement spacieux et bien aéré. Té Sancrem était assis là-dedans les jambes croisées comme une idole indienne ; il était entouré de ses serviteurs et les provisions ne lui manquaient pas ; il avait l'air content de lui-même mais il ne nous suivait qu'avec peine et n'arrivait aux haltes que longtemps après nous.

Nous finîmes par rencontrer un ruisseau à bords très boisés, profond de deux pieds, dont l'eau était sans mouvement, déposée

et très limpide. Nous nous mîmes, gens et bêtes, à nous baigner dès l'arrivée. J'avais pris mon bain, et je me rhabillais, lorsque je vis passer un jeune prince à califourchon sur les épaules d'un de ses serviteurs se dirigeant vers le ruisseau. C'était à peine si je pouvais le reconnaître, tant ses habits, son képi d'officier français et sa figure étaient chargés de poussière. Un instant après, je le vis repasser propre et luisant au soleil comme un jour de parade; son domestique venait de le tremper dans l'eau tout habillé et ça n'avait pas été long.

Les voitures qui portaient le campement et nos grosses provisions étaient ce jour-là restées en arrière; elles ne parvinrent à la halte que vers les quatre heures du soir, ce qui nous força, et ce dont personne ne se plaignit, à coucher sur le bord de ce charmant ruisseau.

Je passai là une bonne soirée en compagnie de la famille du Cralahom, le ministre de la marine d'alors. C'était un homme intelligent, laborieux, estimable et fort populaire; c'était aussi un esprit relativement libéral et distingué. Ce fut une bonne fortune pour moi que d'être campé ce soir-là près d'un pareil personnage. Dans mon long séjour au Cambodge, je ne m'étais jamais trouvé en si bonne position pour observer de près, presque dans l'intimité, les dames de ce pays. Lorsqu'on examine les Cambodgiennes avec attention, on est forcé d'admirer la perfection des formes, la beauté des yeux et la grâce de l'attitude des toutes jeunes filles; mais lorsqu'elles ont atteint à peine leur vingtième année, leurs muscles se développent outre mesure, leurs traits deviennent communs, elles prennent le plus souvent un embonpoint excessif qui défigure leurs formes et, dès leur premier enfant, elles ressemblent à de grosses mamans.

Le Cralahom avait amené toutes ses dames, ses enfants, ses petits-enfants. On remarquait parmi ces derniers une jeune princesse de huit à neuf ans qui appelait le Cralahom *apuc* (mon père), parce qu'elle avait été élevée dans la maison du ministre depuis son plus jeune âge. La princesse et moi, nous étions de vieilles connaissances, et les bonbons, les poupées, qu'elle appelait gentiment les « femmes qui chantent quand on leur met la main

sur le ventre, » et que je lui apportais invariablement chaque fois que les besoins du service m'appelaient au chef-lieu de notre colonie, n'avaient pas peu contribué à m'en faire une amie sincère.

Un peu avant la nuit, le roi étant sorti de sa tente pour venir prendre le frais au bord du ruisseau, il se forma autour de lui un cercle de mandarins accroupis sur le sol, dans l'attitude qu'il leur convient d'avoir en présence de leur roi. Celui-ci d'ailleurs, mettant de côté, pour le moment, toute étiquette, s'était assis sur l'herbe, sur le même plan que ses officiers, et la conversation s'était engagée entre eux sur un ton familier. Dans les voyages les groupes joyeux sont ceux que l'on recherche de préférence et je ne tardai pas à rallier moi-même le cercle royal. Au moment où je me présentai, on s'y entretenait de la fraîcheur de la nuit précédente, pendant laquelle cependant le thermomètre ne s'était pas abaissé au-dessous de dix-huit degrés centigrades au-dessus de zéro. On discutait les avantages et les inconvénients des divers climats. Je les surpris et les intéressai bien lorsque je leur parlai des froids rigoureux des hautes latitudes, des fleuves et voire même des mers gelées, des glaces assez épaisses pour supporter de lourdes charrettes et même des éléphants !

Après quatre journées de marche, nous arrivâmes à Bobo, ancienne capitale du Cambodge après le superbe Angkor. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village, et la résidence du gouverneur de la province de ce nom. L'ancienne ville était bâtie sur les bords d'un cours d'eau qui va se jeter dans le lac *Touli Sap* a quelques milles plus à l'est. Cette capitale avait été fondée dans le cours du *xiv^e* siècle de notre ère; il n'en reste aujourd'hui que quelques vestiges sans importance.

J'avais fait dresser ma tente sous d'énormes manguiers qui avaient poussé dans un vieux retranchement de forme demi-circulaire, le diamètre étant appuyé sur le ruisseau. J'étais à déjeuner, lorsqu'un lièvre traqué, et suivi de près par des Cambogiens à cheval, vint se blottir dans une broussaille à quelques pas de nous. Les khmers s'en emparèrent et ils vinrent me l'offrir. Je les remerciai et leur fis cadeau d'une bouteille de bonne

eau-de-vie, qu'ils prisaient plus que tous les lièvres du monde. *Cobien* se mit à faire un civet qu'il me servit à la halte de nuit.

Bobo n'offre de bien intéressant qu'une assez vieille pagode abritant un Buddha particulièrement adoré. L'idole est en bois surdoré, mais elle n'a aucune valeur artistique. En arrière de l'autel de Sakia-Muni, le fond du sanctuaire est occupé par une foule de statues en pierre et en métal plus ou moins dégradées. Là se trouve aussi une vieille cloison en planches, provenant sans doute de quelque plafond de monument, où l'on remarque de belles sculptures en bas-relief presque usées et effacées aujourd'hui.

A l'intérieur, ce sont des peintures grossières reproduisant des épisodes du Ramayana, accompagnés d'inscriptions explicatives. Parmi ces épisodes, nous avons remarqué celui où Rama conquiert le fameux arc céleste et, en même temps, la main de la belle Sita.

Un de ces panneaux représente une double cérémonie d'abdication et de couronnement : « Les cent un rois, dit l'inscription, sont venus rendre hommage à Rama qui va régner. Dasaratha abdique et couronne son fils Rama, qui se montre ensuite à ses mandarins et à son peuple. »

Sur un autre panneau, on voit les jeunes Rama et Lakshmana gambadant dans les bois auprès d'un ermitage. Voici la traduction de l'inscription qui explique leur présence dans ce lieu isolé : « Visvamitra, le saint ascète, conduit Rama et Lakshmana à son ermitage, afin de les instruire et de les exercer à tirer de l'arc. L'ermite fabrique lui-même des arcs et des flèches pour ses élèves. Rama tue *Piphac Nasuor* d'une flèche. »

Pendant notre halte à Bobo, le gouverneur du lieu nous envoya une foule de provisions. *Cobien* s'étonnait de voir venir ainsi à lui, sans qu'il ait besoin de s'en occuper, absolument tout ce qui lui était nécessaire pour sa cuisine. Ce que surtout il ne s'expliquait pas, c'est qu'il n'était jamais question d'argent.

Au départ de Bobo, vers les trois heures de l'après-midi, nous eûmes à supporter une température extrêmement élevée et le désagrément d'un nuage intense de poussière soulevée par le vent et

qui couvrait tout le pays. On ne voyait pas à dix pas devant soi. Ne pouvant me servir de mes yeux, j'ouvrais les oreilles au bruit qui se faisait autour de moi, et je fus bien surpris d'entendre à peu de distance, sur le flanc de la colonne, des commandements analogues à ceux usités dans nos troupes à cheval, avec l'intonation française. C'était le roi qui s'amusa à faire manœuvrer son escorte dans la grande plaine que nous traversions.

Aux nuages de poussière de cette chaude journée succéda, le soir, un brouillard très épais et relativement froid. Je fis allumer un bon feu devant ma tente à la halte du soir, et il se forma bien vite autour de l'énorme brasier un cercle épais de visiteurs, qui nous firent compagnie jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain, nous couchâmes à *Thnot Com*, dans un meilleur endroit que la veille ; aussi la gaieté revint au camp : on entendait les femmes chanter isolément et en chœur, les Cambodgiens jouaient de divers instruments, dont la mélodie était couverte par le son des cuivres des tagals. Les animaux du convoi étaient fatigués ; ils ne rôdaient pas autour de nos tentes comme les nuits précédentes et nous pouvions, dans le calme le plus parfait, écouter la musique et les chants les plus variés. *Cobien* et *A-Cog*, mon domestique, couchés près de ma tente, chacun dans un palanquin d'éléphant déposé à terre, s'entretenaient, en langue annamite, des divers incidents du voyage. Les charretiers et les cornacs de mes éléphants, qui étaient à notre crochet, se réjouissaient d'avoir été désignés pour être à mon service pendant ce voyage, et ils se donnaient la satisfaction de faire des générosités avec leurs excédents de provisions en faveur de ceux de leurs pauvres camarades qui suivaient des chefs moins pourvus, moins prévoyants ou moins bien traités que nous par les autorités des villages que nous traversions.

Les jours suivants, nous parcourûmes les plus belles contrées du royaume. J'admirais, pour mon compte, cette nature vigoureuse et riche, mais je n'y trouvais pas le mouvement et la vie de nos champs de France : on n'y voit pas, en effet, on n'entend pas ces charmants oiseaux qui, chez nous, font l'ornement et l'agrément de la campagne. Au Cambodge, le merle est l'oiseau

le plus commun et on sait combien il est ennuyeux avec son sifflement monotone et trop peu prolongé.

Des charrettes, en très grand nombre, chargés de jeunes filles, servantes des dames de la cour, nous rejoignirent un peu avant la fin du voyage. On vit arriver ces joyeuses personnes avec un sentiment de plaisir : elles parcoururent la colonne de l'arrière à l'avant, fouettant elles-mêmes leurs bœufs et les excitant de leur voix faible mais assurée. Lorsque le cri et le coup de gaule de la jeune fille ne produisaient aucun effet sur l'attelage, on entendait tout à coup la voix rauque et le coup de trique du Cambodgien qui suivait à pied.

Les nouvelles venues étaient couvertes de fleurs champêtres. Plusieurs avaient des costumes de fantaisie, des confections européennes, des chapeaux de paille de Paris garnis de rubans et de plumes d'oiseau. La poussière avait ravagé tout cela, mais la fraîcheur des visages suppléait aux dégradations produites sur les coiffures par les rigueurs du temps.

Le septième jour, compté à partir de notre départ de Phnom Penh, nous aperçûmes à cinquante ou soixante milles dans le sud-ouest les montagnes de Pursat. Ce fut un soulagement pour nous tous que la vue, même éloignée, du terme de notre voyage. Nous étions, à ce moment, sur un plateau élevé, traversé par un grand ruisseau sur les bords duquel nous nous arrêtàmes. Je m'installai sous de grands arbres dans un endroit un peu isolé. Un instant après, l'Encorban, le mandarin chargé des prisons à Phnom Penh, vint me faire visite et m'apporta quelques fruits. « Que c'est triste ici, me dit-il ; attendez, je vais égayer la scène. » Il fit, en effet, quelques pas vers un groupe de femmes, les dames du mandarin Vougsa-Créach, et il les engagea à chanter, ce qu'elles firent sans se trop faire prier, et quelques-unes avec bonne grâce. L'Encorban se mit ensuite à plaisanter quelques jeunes filles qui déjà étaient, à peu de distance de nous, dans l'eau du ruisseau. Bientôt on amena des éléphants, des buffles, des chevaux et des bœufs, qui ne tardèrent pas à troubler l'eau jusque-là d'une limpidité parfaite. Mais cette liberté entière pour tous de profiter de ce magnifique cours d'eau ne dura pas longtemps ; vers midi,

un cavalier vint en toute hâte annoncer que le roi voulait se laver et il ordonna en même temps aux personnes qui se baignaient en amont de l'endroit choisi pour Sa Majesté de se retirer. On s'inclina devant cet ordre. Plusieurs jeunes filles y obéirent même trop vite, car, dans la crainte de se trouver en défaut, elles ne prirent que le temps de s'habiller à moitié. Mais des animaux en liberté, des éléphants sans leurs cornacs, qui avaient pu entendre, mais qui n'avaient pas compris l'ordre du cavalier, continuaient à se vautrer dans les eaux réservées pour le monarque. Quel scandale pour des royalistes fanatiques et quels coups de rotin pouvaient encourir les gardiens ou les propriétaires des animaux profanateurs ! Quant à moi, je ne m'en émus guère et je me pris seulement à regretter l'envoi de ce troupiier brutal qui effraya si fort les charmantes fillettes, qui se lavaient et s'amusaient bien innocemment dans un ruisseau délicieux que le bon Dieu a fait, sans doute, pour l'agrément égal de toutes ses créatures sur la terre.

Au moment où je faisais ces réflexions, on m'apporta un quartier de bœuf de la part du gouverneur de Pursat, qui venait recevoir et complimenter le roi à la limite de sa province. Nous n'étions plus qu'à une demi-journée de marche de Pursat ; nous devions partir de bonne heure pour y arriver avant la nuit, mais le roi ne s'étant pas éveillé au moment voulu, il fallut attendre, car l'usage exige que ce soit toujours lui qui passe le premier. Nous parcourûmes cette dernière étape très doucement et cependant bien péniblement, nos animaux n'en pouvant plus.

Enfin, vers les huit heures du soir, une centaine de Cambodgiens de l'endroit, porteurs de torches allumées, vinrent se placer de chaque côté de la route, à la hauteur du roi et des personnes de la cour. Je pensais que nous étions sur le point d'être rendus, mais ce ne fut que vers les dix heures que nous arrivâmes au chef-lieu de la province.

MOURA,

Lieutenant de vaisseau.

(à suivre.)

DE PHNOM-PENH A PURSAT

EN COMPAGNIE

DU ROI DE CAMBODGE ET DE SA COUR

CHAPITRE DEUXIEME

Séjour à Pursat. — Une partie de chasse. — La représentation des bayadères de la cour. — Le massif montagneux de Pursat et les sauvages Pors. — La danse des Annamites.

§ I

Le gouverneur de Pursat avait fait préparer des logements confortables pour nous tous. Le roi était splendidement installé dans une grande maison à étage, avec galerie tout autour et une terrasse au-dessus. Ces constructions mixtes, en bois et bambous, étaient très solides et propres. Je me trouvai, pour mon compte, bien à mon aise dans celle qui m'était destinée et où il y avait une cuisine et un logement spécial pour mes domestiques.

Au moment où j'allais sortir pour remercier le gouverneur de ses attentions pour moi, je l'aperçus tout courbé derrière le roi, qui avait bien voulu venir s'assurer par lui-même que j'étais logé convenablement.

Dès que mes visiteurs furent sortis, je voulus aller me savonner dans un torrent qui traverse le village, mais j'eus infiniment de peine à le rejoindre, tant il y avait d'obstacles sur le chemin : à

chaque instant, on se heurtait, dans l'obscurité de la nuit, à des voitures, à des malles, à des animaux, à des hommes et à des femmes couchés directement sur le sol et dormant profondément.

Dès le lendemain matin, j'allai visiter mes amis, les grands mandarins, que je trouvai également bien logés. Chacun d'eux s'employait à installer de son mieux les femmes de son sérail. Les Khmers sont en général moins aimables dans leur intérieur que les Européens ; ils sont incapables d'avoir les soins délicats et affectueux des maris bien élevés, mais ils ont des attentions pour leurs femmes légitimes et aussi pour leurs concubines ; ils les traitent généralement bien et ils ne leur font pas faire, ainsi que leurs voisins, les Annamites, les travaux pénibles qui doivent incomber aux hommes.

Cette première journée fut un temps de repos pour tout le monde. D'un autre côté, la chaleur fut à ce point accablante qu'on ne vit personne dehors ce jour-là. Vers le soir, au moment de notre dîner, la musique royale joua quelques morceaux d'harmonie, des marches, des pas-redoublés et cette délicieuse valse que les Espagnols désignent sous le nom de *Habanéra*, et qui me rappelait le voyage si agréable que le roi Norodon et moi nous avions fait aux îles Philippines peu de temps auparavant.

La population demi-sauvage de Pursat était dans l'ébahissement. Un rien étonnait ces braves gens, qui tournaient sans cesse autour de nous, de moi surtout qui étais le seul étranger de la bande : on venait me voir manger ; on trouvait que je maniais avec adresse mon couteau et ma fourchette, et ils n'en finissaient pas d'interroger A. Coq sur les détails insignifiants des coutumes européennes.

Une vaste salle de danse pour les bayadères de la cour avait été dressée tout près du pavillon du roi, et tout avait été, enfin, disposé pour que notre séjour à Pursat fût aussi agréable que possible. L'emploi du temps fut vite réglé, et il fut convenu que nous ferions tout d'abord une partie de chasse. Les chasseurs de l'endroit prétendirent qu'à une journée et demie de marche, nous trouverions à tirer toutes sortes d'animaux sauvages : buffles,

bœufs, cerfs, sangliers... Nous partîmes le surlendemain de notre arrivée, laissant à Pursat les femmes et les personnes qui ne pouvaient être d'aucune utilité dans cette excursion.

Malgré cette élimination, nous étions encore bien trop de monde dans cette partie de chasse, mais il était impossible au roi et aux mandarins de faire un pas sans avoir derrière eux des files d'individus, qui n'ont le plus souvent aucun service à remplir auprès de leur personne, et qui ne sont là que pour satisfaire aux exigences de vieux usages auxquels nul ne songe à se soustraire encore maintenant.

Nous voyagions à éléphant. Plus je pratiquais cet intéressant animal et plus je l'appréciais. Dans un pays comme celui-là, l'éléphant est pour le voyageur un animal incomparable : on est dessus absolument en sûreté contre toute attaque de la part des animaux féroces qui grouillent dans les forêts de l'Indo-Chine. Avec l'éléphant, on peut passer sûrement les fleuves, les marais profonds, se frayer un chemin à travers les lieux les plus boisés ; il écarte lui-même les obstacles, et lorsque la trompe ne suffit pas, le cornac intervient avec son long couteau pour couper les branches d'arbre, les lianes, les bambous qui se trouvent sur le passage. Dans les endroits noyés, l'éléphant sonde avec sa trompe pour mesurer la profondeur de l'eau ; si le fond est vaseux, il n'avance que lentement et après s'être assuré de la résistance du sol qu'il a sous les pieds. Lorsque l'éléphant n'a que son cornac, il nage le corps immergé et n'ayant au dehors que la tête et le bout de sa trompe, qu'il relève de temps à autre pour aspirer l'air. S'il est monté par un voyageur, il s'arrange de manière à maintenir le palanquin hors de l'eau. Avant de s'engager sur un pont en bois, l'éléphant mesure lui-même la résistance qu'il peut offrir ; et pour cela, il avance la patte droite de devant, appuie le pied sur le tablier, porte sur ce point presque tout son poids et exerce là toute la pression dont il est capable en poussant à droite et à gauche, ainsi que dans le sens de la route. Si dans ces diverses épreuves, il n'a senti se produire aucun mouvement, aucune flexion dans les matériaux du tablier, il passe prudemment, à petits pas et en se faisant, pour ainsi

dire, le moins lourd possible. Mais s'il a une raison quelconque de douter de la solidité du pont, il prend une autre voie et descend de lui-même dans le ruisseau ou le fossé qu'il s'agit de traverser pour continuer la route.

L'éléphant n'est pas beau ; il est trop court pour sa hauteur et sa grosseur, mais sa tête, vue de face, est belle lorsque surtout elle est ornée de beaux ivoires.

Après avoir traversé des plaines à perte de vue, couvertes de hautes herbes sauvages et bordées d'épaisses forêts, nous arrivâmes sur le bord du Stung-Prac (le ruisseau d'argent), qui sert de frontière entre le Siam et le Cambodge. On avait disposé là, à notre intention, des cases en paillettes dans lesquelles nous nous établîmes. Comme il faisait mauvais temps et qu'il pleuvait à pierre fendre, quoique nous fussions en pleine saison sèche, j'offris l'hospitalité à quelques mandarins que je connaissais et qui n'avaient pas de logement. De ce nombre était l'Encorban, le plus intrépide chasseur du royaume. Il avait l'oreille constamment ouverte du côté de la forêt et nous faisait remarquer le cri des différents animaux sauvages. Puis, il s'entretenait de chasse avec ses compagnons, rappelait ses nombreux exploits et se flattait d'avoir tué des éléphants, des buffles, des bœufs sauvages, des tigres... Je l'interrompis dans son énumération pour lui demander combien de singes il avait tués dans sa vie. « Des singes ! s'exclama-t-il, aucun de nous n'oserait tirer sur un singe, et le fusil éclaterait dans les doigts de celui qui oserait faire feu sur un de ces animaux. » Tous les Khmers qui étaient là inclinèrent la tête comme pour approuver ce que venait de dire avec conviction l'infatigable chasseur. C'est, sans doute, dans la lecture du Ramayana que les Cambodgiens ont appris à apprécier et à respecter les singes en souvenir, ou en reconnaissance du concours qu'ils prêtèrent à Rama dans sa mémorable expédition contre les géants anthropophages de Lanca (Ceylan).

Dès le lendemain matin, nous partîmes pour faire notre première partie de chasse. On nous conduisit à l'entrée d'une immense plaine. Le groupe qui suivait le roi prit à gauche et longea la forêt. Les rabatteurs montés sur des éléphants, et ceux

qui étaient à pied, se dirigèrent vers la droite et allèrent se placer à l'extrémité opposée de la clairière, afin de rabattre sur nous les bêtes qui pouvaient être remisées dans les grandes herbes et les flaques d'eau. On espérait nous faire tirer des buffles sauvages et peut-être même des tigres; aussi avait-on cru prudent de nous faire monter dans des abris admirablement dissimulés dans les bouquets des premiers arbres de la lisière du bois.

Les postes d'affût avaient été bien choisis. Le terrain au-dessous de nous était marécageux et ombragé par de gros arbres. Nous nous attendions à ce que les buffles, traqués dans la plaine, viendraient, sans aucune défiance, se réfugier là. On remarquait d'ailleurs sur ce point de nombreuses traces de ces animaux qui, sans doute, allaient d'eux-mêmes, au milieu du jour, se mettre à l'abri du soleil qui brûlait alors la plaine.

Nous étions là depuis près d'une heure lorsque nous aperçûmes la longue ligne des éléphants s'avancer vers nous; derrière eux des rabatteurs à pied battaient les points que les colosses avaient négligés. La plupart de ces rabatteurs étaient armés et nous entendîmes, dès les premiers pas dans la plaine, les détonations de leurs armes. Ils tiraient comme des enrégés, de manière à nous donner toutes les émotions qu'il est possible d'éprouver en pareilles occasions. On ne voyait cependant rien venir, et il ne nous arriva rien, en effet: les cerfs, les biches et les sangliers qui pullulaient dans les herbes ayant trouvé le moyen de se faire jour à travers les deux lignes de traqueurs. Il y avait à peine quelques victimes sur le carreau, mais du gros gibier, des buffles ou des tigres, point!

Nous étions vivement désappointés et quelque peu contrariés de ce premier insuccès; de plus, nous étions fatigués par près de deux heures d'immobilité complète dans notre tout petit réduit sur l'arbre. Le roi, de son côté, préféra chasser à éléphant le gibier qui se présenterait. Je fus heureux de sa détermination, car je n'avais cessé d'envier, pendant les longs moments d'attente que nous venions de traverser, le bonheur des camarades qui tiraillaient à tout instant dans la plaine du haut de leurs éléphants. Dans cette nouvelle position, nous ne tardâmes pas à

rencontrer, presque à chaque pas, une quantité telle de sangliers et de chevreuils qu'on n'osait les tirer de crainte de blesser quelqu'un, tant il y avait de désordre dans la marche des chasseurs et surtout parmi les nombreux Cambodgiens qui suivaient le roi pour lui faire escorte et honneur.

J'avais entendu dire que les habitants de Pursat avaient des chevaux de petite taille, mais très rapides, au moyen desquels ils forçaient les chevreuils, et même les cerfs de haute taille, qui ont des vitesses supérieures. Je vis, en effet, ce genre de chasse réussir presque toujours, mais sur les chevreuils seulement. J'estime à environ douze à quinze cents mètres le chemin parcouru par les chevreuils que j'ai vu forcer ainsi. Les pauvres animaux étaient à ce point fatigués qu'ils se laissaient prendre à la main et lier par les cavaliers sans essayer de faire un nouveau pas en avant. J'ai vu prendre de cette manière beaucoup de femelles avec leurs petits que l'on conservait pour les élever en domesticité.

Trois buffles sauvages ayant été aperçus dans la plaine voisine de l'endroit où nous étions, le roi se décida à aller les chasser, accompagné seulement de deux ou trois grands mandarins et de moi. C'était là, à coup sûr, une bonne mesure, car nous étions bien trop nombreux pour chasser avec quelque profit. Les autres chasseurs, et les princes eux-mêmes, reçurent l'ordre de ne plus avancer. L'Encorban, qui ne se trouvait pas être du nombre des heureux, était blessé au vif et faisait une piteuse mine. Je m'en aperçus et j'obtins facilement pour lui la faveur de suivre la chasse. Sur un signe du roi, il s'avança victorieux avec son éléphant qu'il stimulait de forts coups de dards et il jetait derrière lui, sur les camarades, restés immobiles, des regards malicieux que le roi ne pouvait voir, mais que je saisisais très bien, moi.

Ces buffles étaient là, en effet, mais ils fuyaient devant nous et pénétrèrent dans un fourré de hautes herbes et de bambous épineux, où ils disparurent définitivement.

On avait ce jour-là tué plusieurs cerfs et plusieurs sangliers, mais cela ne suffisait pas et l'on n'était pas content, car c'était

effectivement un résultat qui n'était pas en rapport avec la mise en scène.

J'étais rentré dans ma case, et je venais de me débarrasser de mon fusil et de mes habits de chasse, lorsque l'Encorban arriva désappointé et de fort mauvaise humeur. « C'est trop de monde et trop de bruit tout cela, me dit-il ; si la nuit prochaine n'est pas trop noire, j'irai seul courir la plaine et nous verrons ! Comment voulez-vous, ajouta-t-il, qu'il y ait moyen de faire quelque chose ? Le roi est entouré de lettrés, de secrétaires, de gens de bureau ; pour la chasse, ces gens-là sont comme des bonzes ¹, ça n'est bon à rien. » Cela dit, il mangea un peu et puis il se coucha. Il était à peine roulé dans sa couverture que l'un de ses esclaves, grand et gros Cambodgien, se mit à lui battre les jambes par de petits coups à main fermée et se succédant à courts instants. C'est là un moyen d'assouplir les membres qui est très en usage au Cambodge. La nuit ayant été très obscure et même pluvieuse, il ne fut pas possible de mettre le pied dehors.

Comme nous rentrions à Pursat le lendemain matin, des pasteurs vinrent prévenir le roi que dans une clairière peu éloignée se trouvait un buffle énorme, qui ne s'éloignait guère de ce lieu, et que les habitants reconnaissaient parce qu'il avait une corne cassée presque au ras du crâne. On racontait dans le pays les exploits de cet animal redouté. Il avait déjà, nous disait-on, tué plusieurs chasseurs, des bergers et un grand nombre d'animaux domestiques. Informations prises, nous eûmes l'espoir de rencontrer enfin une bête féroce de haute taille, car plusieurs Cambodgiens ne l'avaient pas perdue de vue depuis le matin et prétendaient qu'elle était couchée dans une mare, à cinq ou six cents mètres d'un berger posté sur un arbre et qui la veillait de près.

Nous fûmes vite décidés : nous suivîmes les guides et quelques heures après, nous étions sur les lieux. Nous nous avançâmes à

¹) On sait que la religion défend aux bonzes de tuer les animaux et qu'ils observent fidèlement cette règle.

la faveur d'une élévation de terrain qui nous cachait fort à propos et il nous fut possible d'arriver ainsi jusqu'à l'endroit où se trouvait l'homme de faction. Ce Cambodgien était assis sur la fourche d'un très petit arbre. Dès qu'il aperçut le roi, il se laissa tomber, plutôt qu'il ne descendit de son poste de vigie, et il se prosterna, suivant l'usage du pays, le front contre terre. « Relève-toi et montre-nous où est le buffle, lui dit le roi. » « Là, Sire, répondit-il » et, en même temps, il prenait les devants, accompagné de deux de ses camarades armés de mauvais fusils, mais dont ils se servaient, paraît-il, très bien.

Le roi désigna pour le suivre trois mandarins et l'Encorban. Il me laissa libre de faire comme je l'entendrais ; mais j'avais bien des raisons pour ne pas rester en arrière de mes compagnons indigènes dans une chasse quelque peu dangereuse, et je me décidai à marcher, bien que je n'eusse aucun goût pour ce genre de chasse et que je fusse trop mal armé pour y jouer un rôle sérieux.

Les autres chasseurs, et toutes les autres personnes de la suite demeurèrent, sur l'ordre du roi, sur un petit plateau un peu élevé au-dessus de la plaine et boisé, d'où l'on pouvait suivre à l'œil nu la scène qui allait se passer.

Nous étions, nous, sur des éléphants accoutumés au feu et à la chasse des bêtes féroces ; c'étaient d'immenses pachydermes, pourvus de longues et fortes défenses, et ayant déjà soutenu des luttes terribles avec des tigres, des rhinocéros, des buffles et même des éléphants sauvages. Le roi nous précédait à cheval, mais un éléphant marchait à vide derrière lui et Sa Majesté devait le monter un peu avant d'arriver à la flaque d'eau sur laquelle nous marchions.

Nous allions de front, mon éléphant tenant la droite. Arrivés sur le bord du marais qui nous avait été indiqué comme étant le repaire du terrible animal, nous n'aperçûmes absolument rien et nous continuâmes à longer cette mare espérant qu'on le trouverait un peu plus loin. Cependant, nous commencions à désespérer et nous causions déjà doucement entre nous de sujets étrangers à la chasse, lorsque tout à coup, à quelques mètres sur

la droite, nous entendîmes un certain bruit dans l'eau, accompagné d'un renflement d'une puissance extraordinaire. Mon éléphant surpris se rejeta de quelques mètres en arrière. Mes compagnons s'étaient arrêtés ; leurs éléphants avaient fait front instinctivement et nous nous trouvions tous, sauf le roi, prêts à faire usage de nos armes. Les mandarins n'auraient jamais osé tirer avant le roi, et je m'abstins aussi par convenance, mais j'avais eu la précaution d'épauler et de mettre le doigt sur la détente. Dans l'indécision où il était de rester à cheval ou de monter sur son éléphant, le roi perdait et nous faisait perdre un temps précieux. Pendant ce temps, l'animal était immobile ; il nous tenait tête et soufflait à faire vibrer l'air autour de nous. Il était tenu en arrêt, pour ainsi dire, par nos éléphants qu'on ne pouvait faire avancer davantage, mais qui ne reculaient pas non plus. Ce fut un moment de grande émotion pour nous tous. J'observais et j'admirais, pour mon compte, l'attitude des colosses que nous montions et celle de ce prodigieux solitaire qui affrontait le péril sans lâcher pied, debout dans le marais, haut de taille et dirigeant de notre côté son unique, mais redoutable cornc. Cela dura une minute pendant laquelle le roi avait pris le parti dangereux de rester à cheval. Comme il mettait en joue, ses pages avaient empoigné son cheval par toutes les parties du corps, afin de l'empêcher de bouger. Tout cela eut été fort gai assurément en toute autre occasion. Cependant, les mandarins, craignant qu'il n'arrivât un accident à leur souverain, pressèrent l'Encorban de se placer un peu en avant, ce qu'il fit avec beaucoup de sang-froid et un grand dévouement, car il courait un danger sérieux là où il alla se mettre. La balle du roi avait éraflé le crâne du buffle, et aussitôt nous le vîmes faire un mouvement vers l'Encorban, qui déchargea son fusil bourré de poudre sans doute jusqu'à la gueule, car nous entendîmes une détonation comme un coup de canon. Cette fois, l'animal avait été atteint au ventre et paraissait grièvement blessé. Ce fut pour tous le signal de faire feu sur lui. Il avait essuyé onze coups de feu et il conservait toujours sa position menaçante. Nous voulûmes faire avancer nos éléphants, espérant qu'ils achèveraient le

blessé avec leurs défenses, mais ce fut peine inutile : le buffle, quoique blessé mortellement, en équilibre encore sur ses quatre pattes, gardait une attitude imposante et redoutable qui nous tenait tous à distance, hommes et bêtes. Il fallut recharger nos armes et administrer le coup de grâce à cet énorme animal. Il tomba, enfin ; son corps se couvrit d'eau et de vase, mais sa tête émergeait et ses yeux, tout injectés de sang, nous fixaient de manière à nous donner le frisson ! Dans cette position, le buffle se défendait encore et il n'était pas aisé de l'aborder. Nos éléphants n'osèrent l'attaquer que par derrière, et encore ils reculaient chaque fois qu'ils apercevaient sa longue corne et son râtelier bien garni. Les éléphants finirent pourtant par achever leur adversaire avec leurs défenses qu'ils lui enfonçaient dans le corps et qu'ils retiraient ruisselantes de sang.

Le roi ordonna de retirer le cadavre de la victime du marais fangeux où elle était tombée. Ce n'était pas chose facile, car il s'agissait de soulever et de transporter au moins à une trentaine de mètres un poids considérable. Voici le moyen ingénieux et simple en même temps qui fut employé. Le mandarin Vongsa-Créach, qui montait l'éléphant de beaucoup le plus fort et le mieux armé, s'avança seul. Dès que l'éléphant du mandarin fut arrivé près de son ennemi, il lui appuya son large pied sur le ventre et il allait le broyer lorsque nous l'arrêtâmes par des cris significatifs. Alors, son cornac parvint à lui faire comprendre ce qu'il y avait à faire et nous le vîmes engager ses beaux et solides ivoires sous le corps du mort, le soulever un peu et projeter sa charge dans notre direction. Il recommença la manœuvre une quarantaine de fois et il mit à nos pieds, sur un terrain sec, notre énorme victime. C'était un spectacle vraiment intéressant que de voir ce prodigieux éléphant domestique, enfoncé dans l'eau jusqu'au ventre, soulevant et poussant adroitement, dans une direction donnée, le corps d'un animal aussi fort que lui et dont le poids s'augmentait de toute la résistance qu'offraient la vase, l'eau, les grandes herbes marines... Et quelle belle bête que ce buffle sauvage ! Il avait la taille de nos grands bœufs d'Europe, mais l'envergure de ses cornes était

incomparable. On distribua la viande aux Cambodgiens et je gardai pour moi la corne qui était intacte et qui n'a pas moins de un mètre vingt-cinq centimètres de développement.

Après cet exploit, nous nous rendîmes sur-le-champ, et sans plus nous arrêter, à Pursat, où je trouvai des provisions nouvelles arrivées la veille de Phnom-Penh. Le pain surtout me fit grand plaisir, car celui qui me restait était devenu trop dur et j'avais été forcé de me mettre au riz.

§ II

Pendant notre absence, le gouverneur de Pursat avait fait disposer la salle de spectacle pour les bayadères de la cour; et, dès le lendemain de notre arrivée de notre excursion sur les bords du *Stung-Prac*, les représentations commencèrent. J'assistai à la première qui fut donnée avec une certaine solennité. On joua ce jour-là une sorte de drame lyrique intitulé : « *les frères Vorvong et Sovong.* »

Ces messieurs étaient princes et fils de la même mère; ils avaient un troisième frère plus jeune, appelé Vey-Vongsa, qui était d'un lit différent. La mère de celui-ci avait ambitionné pour son fils la succession entière du père, pouvoir et fortune. Mais pour arriver à ce résultat, il fallait d'abord se défaire des aînés.

Cette courtisane était encore jeune et belle et les deux princes Vorvong et Sovong étaient d'âge à savoir apprécier ces avantages; aussi, ils se laissèrent facilement séduire par les avances de cette dame de la cour et ils commirent l'imprudence de se laisser attirer chez elle, ce qui était une infraction grave à l'étiquette et aux consignes du palais. Dès que ces messieurs eurent pénétré dans l'appartement de cette reine, celle-ci se mit à appeler au secours. Les gardiens du sérail accoururent et surprirent les princes dans le logement de la mère de Vey-Vongsa. Ce fut un grand scandale dans le palais. Le roi arriva lui-même à l'endroit où cette scène se passait et il ordonna, sur l'heure, l'exé-

cution des deux princes pris en flagrant délit de violation du domicile d'une dame de la cour, crime toujours puni de mort dans ces contrées.

Mais la mère des deux jeunes étourdis ne perdit pas la tête. Sachant bien qu'elle ne pourrait pas dans le moment calmer la colère du roi, elle prit le parti de faire passer des cadeaux de valeur aux exécuteurs. Elle fit remettre, en outre, un anneau à chacun des princes, comme signes de reconnaissance pour l'avenir, et elle s'effaça complètement, ayant l'air de laisser la justice, ou plutôt les ordres du roi suivre leur cours. On conduisit les deux jeunes condamnés dans un lieu écarté où devait avoir lieu l'exécution et, finalement, on les laissa s'échapper ou enlever. Les bourreaux rendirent compte à leur maître qu'ils avaient fidèlement exécuté sa volonté, et ce fut une affaire finie.

Les deux fugitifs voyagèrent à travers le monde luttant contre l'adversité la plus extrême. Enfin, un jour les deux malheureux s'étaient endormis côte à côte sous l'ombrage d'une forêt solitaire. Un grand seigneur, qui chassait la grosse bête, passa par hasard auprès d'eux et s'arrêta étonné de trouver des étrangers profondément endormis dans un endroit habité uniquement par les bêtes féroces. Comme il s'approchait pour les éveiller et les avertir du danger qu'ils couraient, il aperçut au doigt de l'un d'eux un bijou superbe, qu'il crut reconnaître pour un de ceux qui avaient été soustraits quelques jours auparavant à son souverain. Croyant avoir découvert le véritable auteur du vol fait au préjudice de son roi, le courtisan fut ravi à l'idée qu'il allait, enfin, pouvoir rendre un service qui mettrait son zèle en évidence et qui lui revaudrait les faveurs du maître. Sans éveiller l'autre compagnon, il saisit et il entraîna rapidement hors de la portée de la voix celui qui portait au doigt la bague suspecte. Ensuite, il appela ses gens, qui se mirent à garrotter le pauvre étranger comme si c'eût été un bandit affiché. Ce prince fut jeté dans les prisons de la capitale, où, comme cela arrive souvent dans ces pays-là, il fut oublié pendant plusieurs années, malgré ses protestations et l'insistance qu'il mit à demander des juges pour instruire son procès et prononcer sur son sort.

Lorsque l'aîné s'éveilla et qu'il ne vit pas Sovong auprès de lui, il l'appela pensant qu'il ne s'était pas bien éloigné, mais sa voix resta sans réponse. Il le chercha ensuite longtemps dans les environs; et comme il ne le trouvait point, il se mit à pleurer et à s'abandonner au désespoir. Enfin, reprenant courage, le malheureux garçon se mit à courir du côté où il pensait que son frère avait été entraîné. Après avoir longtemps voyagé, et sans résultat, il pénétra, par bonheur pour lui, dans un État où la famille royale n'était composée que de princesses; les princes ayant été tous tués dans des guerres ou des conjurations.

Les affaires allaient si mal à ce moment dans ce royaume que les mandarins s'étaient réunis pour aviser aux moyens de pourvoir à la vacance du trône. Comme ils étaient en peine de trouver un candidat, ou qu'ils ne tombaient pas d'accord sur le choix à faire, ils décidèrent qu'ils s'en remettraient à la Providence pour leur envoyer un maître. A cet effet, ils parèrent de la livrée royale l'éléphant blanc; ils le firent sortir seul de l'écurie et le laissèrent aller où il voulut, espérant que le sort le conduirait là où était le bienheureux personnage qui devait les gouverner.

Le précieux pachyderme erra quelque temps autour de la capitale et le hasard fit que Vorvong, qui se traînait péniblement sur la route, se trouva face à face avec lui. L'animal s'arrêta brusquement à la vue de l'étranger et tout à coup il s'accroupit comme pour l'inviter à monter dans le palanquin royal. Le jeune homme, qui était exténué, profita de l'invitation sans songer aux conséquences terribles qui pouvaient s'ensuivre, car personne, dans les pays de l'Extrême-Orient, n'oserait se servir de ce qui est fait pour l'usage des rois et dont la confection est telle qu'il n'est pas possible à un indigène de s'y méprendre. •

L'éléphant rentra au palais apportant sur son dos puissant, et richement orné, un malheureux étranger en guenilles. Les hauts dignitaires de la couronne l'attendaient avec anxiété et étaient, pour la circonstance, tous réunis dans la cour d'honneur du palais. Leur joie éclata spontanément dès qu'ils s'aperçurent que le palanquin était occupé par un personnage inconnu, mais évidemment envoyé par les esprits protecteurs du royaume. Le

malheureux voyageur fut encore bien plus surpris, lui, de se voir l'objet d'une ovation extraordinaire, au lieu d'une correction corporelle qu'il pouvait encourir. A peine eut-il mis pied à terre que toute l'assistance se prosterna comme il est d'usage de le faire en présence du roi du pays, et, sans plus tarder, les plus hauts dignitaires l'invitèrent, au nom du salut public, à monter sur le trône vacant depuis déjà trop longtemps.

Le prince ne se le fit pas dire deux fois; il prit d'emblée la direction des affaires et la haute main sur des gens aussi accommodants. Le nouveau roi épousa quelques jours après la plus aimable et la plus jolie des princesses, afin d'aviser avec elle aux moyens de créer des successeurs au trône et d'éviter ainsi aux génies, et surtout aux grands mandarins du royaume, les soucis dont ils venaient d'être accablés.

Les honneurs n'avaient point durci le cœur du bienheureux prince et il ne cessait de songer au sort de son jeune frère, qui avait disparu pendant son sommeil dans une forêt. Sa seule préoccupation, au milieu des jouissances et aussi des tracas du pouvoir suprême, était de retrouver son frère puiné et il imagina, dans ce but, de faire dessiner sur les murailles de toutes les salas (hangars pour les voyageurs) du royaume un paysage de forêt vierge et une scène d'enlèvement.

Les gardiens des salas reçurent en même temps l'ordre d'observer avec soin l'impression produite sur les voyageurs par ces peintures, et on leur recommanda expressément de traiter avec beaucoup d'égards, et de conduire au roi lui-même, celui qui, après les avoir examinées, en paraîtrait ému.

Ce système de recherches était ingénieux, dans un pays où il n'y a guère d'autres hôtelleries que ces salas ou abris pour les voyageurs, et le roi s'en promettait, avec raison, de bons résultats, si le hasard faisait que son frère vint à traverser un jour ses États.

Ce frère tant cherché était retenu depuis sept longues années dans les prisons d'un autre royaume sous l'inculpation vague de vol, et sans qu'un tribunal se décidât enfin à le juger.

Durant cette longue captivité, il était arrivé à celui-ci l'aven-

ture suivante : Un jour une princesse, fille du roi du pays, s'en allait dans son jardin entourée d'une nombreuse escorte de servantes. Elle vit passer auprès d'elle une escouade de prisonniers traînant leurs chaînes, parmi lesquels elle en remarqua un qui lui plut infiniment par la beauté de ses traits et la grâce de son maintien. Ce prisonnier n'était autre que le prince dont nous nous occupons. Les jours suivants, la princesse s'arrangea de manière à se trouver à l'heure voulue au bord du chemin que suivaient les condamnés pour aller à leurs travaux, ou rentrer dans leur prison. Le prince ne tarda pas à s'apercevoir de ces assiduités, mais son étonnement fut grand lorsqu'il reconnut que c'était pour lui que l'on se mettait chaque jour en campagne. Comme, après tout, la princesse était belle, le pauvre prisonnier se mit à la contempler timidement et sans oser s'approcher d'elle toutefois. Mais les pas qu'il craignait de faire, la princesse les fit résolument : elle manda le gardien en chef de la prison, lui mit de l'or dans les mains et celui-ci ménagea aux deux amants autant d'entrevues qu'ils en voulurent. Cependant, le roi finit par connaître ces relations criminelles, et, dans sa colère, il fit tripler les chaînes du prisonnier et ordonna qu'on tuât les deux amants.

La mère de la princesse, ayant été informée de l'irrévocable résolution du roi, et ne pouvant sortir du palais, chercha et trouva un émissaire qui voulut bien se charger de corrompre les bourreaux à l'aide d'une forte somme d'argent et d'un grand nombre de bijoux dont elle se dépouilla elle-même. Ce fut grâce à ce grand sacrifice que les deux condamnés à mort furent sauvés. On les cacha d'abord et on leur facilita ensuite les moyens de sortir du royaume. Ils errèrent longtemps de pays en pays, seuls, sans ressources et incapables de gagner leur vie d'une manière quelconque. Enfin, la princesse devint enceinte...

Un soir, un peu après la tombée du jour, les deux voyageurs entrèrent seuls dans un petit bac pour traverser une rivière, sans se douter que la barque était conduite par une jeune *Yea*(1),

¹⁾ *Yea* (Yakcha). Les Khmers désignent aussi quelquefois ainsi les Rakchhas. Il faut cependant distinguer ces demi-dieux : les premiers étaient les

qui s'était transformée en vieille femme, afin de mieux jouer le rôle infernal qu'on va voir.

Cette femme *Yeac* pêchait avec sa pirogue au moment où le jeune couple apparut sur la plage. Elle avait rapidement observé le voyageur dont la beauté l'impressionna et elle résolut aussitôt d'en faire son époux. Profitant alors des avantages réservés aux créatures de sa race, elle se transforma en vieille femme et elle offrit ses services aux voyageurs pour les passer à l'autre bord du fleuve. Ceux-ci acceptèrent avec empressement. Le prince assit sa chère compagne au fond de la barque et il s'en alla, lui, s'établir tout à fait sur l'avant. Comme il contemplait le paysage de l'autre rive, et que, n'ayant aucun soupçon, il ne prenait pas garde à ce qui se passait derrière lui, la *yeac* saisit violemment la princesse, la jeta à l'eau et prit tout à coup la forme, les traits et le costume de sa victime. En même temps, l'infâme géante poussa un cri et eut l'air de prendre en pitié la vieille batelière qui venait de tomber à l'eau. Le prince ne se douta d'abord aucunement du malheur qui le frappait; il prit la direction de la barque, fit quelques efforts pour retrouver la vieille que le courant entraîna et qu'on ne revit point, et il gagna enfin l'autre rive. Dès qu'il eut mis pied à terre, il entraîna rapidement sa compagne loin du lieu de l'accident, de peur qu'on ne mit sur leur compte, ou qu'on les rendit responsables du malheur qui venait d'arriver.

Cependant, l'infortunée princesse avait pu s'accrocher un peu plus bas au rivage, où elle fut recueillie par un vieux pêcheur, qui lui prodigua les soins que son état réclamait et qui lui donna momentanément asile dans sa cabane.

Pendant ce temps, *Sovong* continuait tranquillement son voyage en compagnie de la *yeac*, qu'il prenait toujours pour sa femme. Ce ne fut qu'après plusieurs stations qu'il commença à avoir des doutes qui le torturaient, et il ne savait guère comment s'y prendre pour éclaircir complètement ce mystère. Comme il

serviteurs de Cuvéra, le Dieu des richesses, tandis que les autres sont des géants malfaisants, sujets de Ravana, roi de Lanca (Ceylan). Ceux-ci étaient doués de la faculté de pouvoir se transformer suivant leur gré.

lui parlait cependant un jour de choses tout à fait intimes, que sa véritable épouse seule pouvait connaître, la *yeac*, dans sa manière de répondre, laissa voir qu'elle ignorait tout à fait ce dont le prince l'entretenait. Celui-ci ne douta plus qu'il eût affaire à une *yeac* qui avait assassiné la princesse pour satisfaire ses désirs. Il fut pris à la fois de désespoir et de terreur et il s'éloigna rapidement. Sa bonne étoile lui fit prendre cette fois la direction du pays où son frère aîné gouvernait. La première *sala* dans laquelle il entra avait été décorée des dessins dont nous avons parlé. Dès que le prince les aperçut, il fondit en larmes, et ne pouvant dominer son émotion, il tomba inanimé sur le parquet. Les gardiens le relevèrent et ils le portèrent, avec tous les ménagements possibles, au palais du roi. Dès que les deux frères furent en présence, ils se reconnurent et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le roi ne tarda pas à remarquer que le bonheur de son frère n'était pas complet, et qu'il y avait des moments où il ne pouvait se défendre de s'abandonner à la tristesse qui était au fond de son cœur. Le roi voulut absolument en connaître la cause et le prince lui raconta en détail son étrange mésaventure. Dès qu'il eut fini, il dit à son frère : « Vous avez employé pour me retrouver un moyen tellement ingénieux que je vous demande de vouloir bien l'essayer de nouveau à l'égard de ma malheureuse épouse. Veuillez donc ordonner, Sire, d'effacer des *salas* tout ce qui nous est personnel, et de remplacer les scènes que nous devons oublier désormais par une peinture figurant le drame dont je vous ai parlé, et dans lequel disparut momentanément, j'ose encore l'espérer, mon épouse bien-aimée. »

Des ordres furent aussitôt donnés pour que ce changement de décors fut fait en même temps et rapidement dans toutes les *salas* du royaume.

Si nous revenons à la princesse que nous avons perdue de vue depuis son entrée dans la maison du pêcheur, nous la retrouvons aux prises avec des embarras d'un nouveau genre. Sa beauté avait, dès la première heure, excité la jalousie de la maîtresse de la maison, qui était vieille et ridée, mais qui avait tout de même

des prétentions à la fraîcheur et qui faisait la vie dure à la nouvelle arrivée. Enfin, la princesse, poussée à bout, se décida à s'éloigner. Elle partit seule, à pied, dans un état de grossesse assez avancé et sans aucune espèce de ressources. L'enfant vint heureusement au monde, et l'infortunée mère continua à voyager avec son précieux fardeau sur les bras, espérant toujours retrouver son mari dans les contrées qu'elle n'avait pas encore explorées.

Un jour, la princesse déposa son enfant à l'ombre d'un gros arbre pour aller dans la forêt chercher des fruits pour se nourrir. Lorsqu'elle revint, l'enfant avait disparu, et ce nouveau malheur plongea la pauvre femme dans le désespoir le plus complet. Mais cette fois l'incident devait avoir des suites heureuses, car le ravisseur se trouvait être un puissant monarque sans postérité, qui, passant près de là avec son escorte, avait aperçu l'enfant abandonné et l'avait trouvé si intéressant qu'il l'avait fait recueillir dans l'intention de l'adopter.

La pauvre mère désespérée se mit à la recherche de son enfant : elle parcourut à pied, vivant d'aumônes, plusieurs contrées sans retrouver aucune trace de son fils, ni de son époux. Enfin, d'explorations en explorations, elle tomba fort heureusement dans le royaume de son beau-frère, et la première *sala* dans laquelle elle entra pour se reposer et demander de la nourriture, lui fit de suite concevoir l'espoir de retrouver son mari d'abord, et, qui sait, peut-être aussi son enfant, seuls objets de son affection. Dès qu'elle eut jeté les yeux sur la toile représentant le fameux passage du fleuve et l'attentat qui s'ensuivit, la pauvre femme fondit en larmes. Les gardiens s'empressèrent de la consoler et lui dirent, avec beaucoup de déférence, qu'ils avaient l'ordre de conduire à la cour les personnes auxquelles ce tableau inspirerait une sensation pareille. La pauvre femme se laissa emporter, car elle était absolument brisée par la douleur et la forte émotion qu'elle venait d'éprouver. Elle fut conduite directement à son mari, et on peut juger de la joie que les deux époux ressentirent en se revoyant.

Cependant, depuis que les deux frères étaient réunis, ils

avaient conçu le projet de se venger du guet-apens dont ils avaient été les victimes à la cour de leur père. Leur ressentiment se reportait surtout sur leur plus jeune frère et sur la mère de celui-ci. Ils organisèrent une armée et s'en allèrent attaquer les troupes de leur père qu'ils défirent; ils pénétrèrent dans la capitale et tuèrent leurs deux ennemis. L'ainé laissa son frère cadet à la tête du gouvernement de leur père dépossédé et il rentra dans ses États avec ses troupes.

Peu de temps après, un autre malheur devait arriver au nouveau roi. Dans une promenade qu'il fit dans les forêts avec tout le personnel de sa cour, la reine fut enlevée par un Pit-Phya-thor (homme des bois). Cet enlèvement fut l'affaire d'un instant; personne ne s'en aperçut d'abord dans l'escorte et on ne put conséquemment s'y opposer. Les recherches pour retrouver la malheureuse reine furent infructueuses et le roi se décida à rentrer dans son palais le cœur déchiré de nouveau par la douleur. Quelques jours après cet événement, un autre habitant des bois engagea avec le ravisseur un combat dans le but de lui ravir sa proie. Les deux champions combattirent avec un tel acharnement qu'ils se firent réciproquement des blessures graves dont ils moururent presque sur le coup. La princesse profita de l'occasion inattendue pour se sauver; elle s'éloigna à toutes jambes de cette forêt et surtout du lieu où ce drame sanglant venait de se dérouler en sa présence. Le hasard lui fit suivre la direction du royaume où était son fils, et comme elle se trouvait un jour sur le passage du roi, celui-ci la remarqua et ordonna qu'on la conduisît dans son sérail.

Cette femme avait été remarquablement belle, et elle était encore, malgré ses malheurs, ses souffrances et sa misère présente, assez bien conservée et fort séduisante. Elle se vit entourée, dès son arrivée à la cour, des soins et des attentions d'un tout jeune homme qu'elle ne reconnut d'abord point. Mais les chiens, les chats, les lézards et tous les animaux du palais, qui furent témoins des premières relations entre un adolescent et une femme déjà âgée, en furent surpris; et comme leur instinct est plus développé que celui de la race humaine, ils avaient

reconnu dans les deux étrangers les liens de parenté qui les unissaient étroitement; ils firent alors comprendre à ceux-ci, dans un langage qu'ils surent rendre intelligible, que de pareilles unions, si elles venaient à s'accomplir, seraient un crime. Alors seulement, la mère reconnut parfaitement son enfant et sa joie fut extrême. Elle obtint aisément du roi l'autorisation de retourner dans le royaume de son mari; mais elle eut plus de peine à le décider à la laisser emmener son enfant. Enfin, à forces d'instances, elle fléchit le roi, qui fut même assez galant pour fournir une escorte princière aux deux voyageurs, qui parvinrent dès lors, sans encombre, à leur destination où le bonheur ne les quitta plus.

Les Khmers passent des heures entières, debout autour de la scène, à écouter ces balivernes. Il est vrai que dans ces théâtres la mise en scène est splendide et que les actrices portent les riches costumes des bayadères célestes dansant devant les dieux. Ces costumes et les bijoux sont exactement semblables à ceux dont sont parées les déesses et les danseuses sur les merveilleux bas-reliefs des monuments antiques.

Comme ces représentations n'étaient pas nouvelles pour moi, je n'y parus qu'une fois et j'employai plus utilement mon temps à aller visiter le chaînon de Pursat.

§ III

La population est clairsemée dans cette province de Pursat et nous ne rencontrons que de loin en loin des hameaux considérables et sans ressources alimentaires. J'avais pris heureusement des mesures pour ne pas mourir de faim dans cette excursion.

Le grand massif de Pursat est connu des indigènes sous le nom de Phnom-Krevanh (la montagne du cardamome). Cette plante si riche pousse là spontanément et sans autres soins que celui qui consiste à la débarrasser des plantes parasites qui pourraient faire obstacle à son libre développement.

Le sommet le plus élevé de ce chaînon est à environ quatorze cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

C'est là que nous avons vu pour la première fois les sauvages Pors, groupés par villages ou isolés sur les flancs de la montagne.

Ces pauvres gens récoltent le cardamome pour le compte de l'État; ils font pour eux du riz qu'ils sèment sans ordre, et sans labour préalable, en éparpillant le grain sur le sol à peine remué. Ils cultivent aussi la canne à sucre, le bétel et quelques légumes. Ils ont des arbres fruitiers tels que : le cocotier, le bananier, l'arèquier... mais, comme tous les autres sauvages du sud de l'Indo-Chine, ceux-ci ne produisent que juste ce qui est nécessaire à leur consommation.

Les habitants de ces montagnes ont des mœurs, des coutumes assez différentes des Cambodgiens, et ceux-ci les désignent sous le nom flétrissant de *menus prey* (gens des forêts). Ils habitent, en effet, les bois, et pour se garer des tigres, des éléphants sauvages et des autres animaux féroces, ils construisent leurs cases sur des tiges d'arbres rapprochés, qu'ils coupent à la même hauteur de manière à pouvoir établir sur ces tronçons une sorte de plancher, sur lequel ils élèvent une légère habitation en bambous recouverte en pailles. Une échelle à mains collée contre le tronc d'un des arbres établit la communication avec le sol. Perchés ainsi dans cette sorte de nid, ils sont à l'abri, eux et leurs volailles, des entreprises des bêtes de la forêt. Cette disposition ingénieuse les préserve, en outre, de l'humidité dont le sol est imprégné au moins six mois de l'année.

Ces montagnards sont grands et robustes; ils ont le teint foncé des Khmers, mais ils parlent une langue très différente du cambodgien; ils n'ont d'autre culte que celui des divinités locales et ils redoutent surtout les démons, qu'ils s'efforcent d'apaiser à l'aide de sacrifices lorsqu'ils les croient irrités contre eux.

Ces sauvages font souvent des offrandes aux ancêtres; mais ces dons ne sont pas somptueux: ils consistent en un peu de riz cuit et quelques fruits que l'on dépose d'ordinaire au pied d'un arbre de belle venue.

Le costume des Pors est le même que celui des Khmers, mais les étoffes qu'ils portent sont très communes. Ils sont pauvres et n'ont ordinairement qu'une seule femme. Ils prétendent que la polygamie n'a jamais été en usage chez eux. Les femmes et même les hommes de cette tribu sont très craintifs. Les plus osés d'entre eux redoutent même le contact des Cambodgiens de la plaine, et jamais on ne les voit aller librement à Pursat, chef-lieu de leur province et résidence du gouverneur.

Ces enfants de la forêt ne vont à Pursat qu'une fois dans l'année pour apporter la part de la récolte de cardamome qui revient au gouvernement, qui les requiert tous pour ce service en les exemptant toutefois de tous autres impôts et corvées.

Le roi désigne parmi eux un chef qui répond des quatre mille kilogrammes de cardamome que la contrée doit lui fournir annuellement. Ce chef en garde sans doute un peu pour lui et pour son supérieur, le gouverneur de Pursat; le reste de la récolte, s'il y en a un, est abandonné aux corvéables.

Ces montagnards se sont plus d'une fois révoltés contre les exigences de leur gouverneur; ils l'ont même une fois, en 1832, expulsé de chez lui. Ils descendirent alors dans la plaine, nombreux, organisés et armés de sabres, de lances, de coutelas longuement emmanchés et d'arbalètes. Ils entraînent les Cambodgiens qu'ils trouvèrent sur leur route et ils attaquèrent si vivement le village de Pursat que le gouverneur n'eut que le temps de fuir.

Les Pors vivent en bonne intelligence entre eux; ils sont doux, hospitaliers, mais ombrageux, susceptibles et cruels dans leur vengeance. Ils se nourrissent mal, mangent peu ou point de viande, ni de poisson; ils se contentent de riz mélangé de sésame et le tout légèrement salé; ils ont horreur de la viande de lièvre et ils s'abstiennent aussi, pour un motif qui tient à la superstition, de manger des anguilles, des grenouilles et des crabes.

Les femmes travaillent aux champs emportant leurs jeunes enfants assis derrière le dos dans un appareil de suspension en filet, tandis que leurs maris sont occupés presque toute l'année pour le service public.

Aucune industrie ne s'est développée dans cette tribu : on n'y tait ni étoffes, ni nattes, ni enfin aucun des objets dont les habitants font usage. Ils se procurent les vêtements et ustensiles de ménage dont ils ont besoin en les échangeant contre du cardamome.

Les sauvages dont nous nous entretenons n'ont aucun mobilier; ils mettent leur linge et leurs habits, ramassés en paquet, dans un coin de leur case. Leurs ustensiles de ménage consistent en deux marmites pour cuire le riz et différents autres usages, un ou deux bols en cuivre employés comme verres à boire et quelques autres bols en faïence commune servant d'assiettes.

Lorsque les Pors se marient, ils tuent, suivant leurs moyens, un bœuf ou un buffle. Ils préparent à cette occasion un grand festin; ils répartissent les mets dans des bols et ils offrent le tout d'abord aux âmes des ancêtres, que deux hommes placés à droite et à gauche de la porte d'entrée de la maison appellent à haute voix. Cette formalité une fois remplie, le repas, dont on fait hommage aux morts, est servi aux invités.

Les maisons sont éclairées avec des torches faites avec de la résine, du bois pourri, sec et réduit en poudre, mélangés avec les feuilles d'un arbre appelé *Préal*.

On ne voit là ni chars, ni charrues, ni instruments agricoles d'aucune sorte. Les seuls animaux domestiques que l'on élève sont des poules et quelques canards. Les plus aisés d'entre ces sauvages ont un ou deux éléphants dont ils se servent pour voyager dans leurs montagnes.

Nous avons vu fabriquer là quelques pirogues qui sont vendues généralement sur place et que les acheteurs conduisent à Pursat au plus fort de la saison des pluies, c'est-à-dire au moment où les torrents sont remplis à pleins bords ou même débordés.

Depuis peu de temps, les chasseurs du pays ont joint le fusil à pierre à leur vieille collection d'armes. L'arme que ces montagnards manient le mieux est l'arbalète, dont ils empoisonnent la flèche pour tuer le gros gibier. Le poison employé n'est pas connu de tous les chasseurs, car ceux qui le connaissent font grand mystère de leur science et vont se cacher dans la

forêt lorsqu'il s'agit de préparer les flèches pour une partie de chasse.

Les idées superstitieuses de ces hommes tout primitifs les portent à supposer la puissance infinie dans les belles et fortes productions de la nature, et surtout dans les grands et jolis blocs d'albâtre que l'on rencontre fréquemment dans les ravins profonds de ces riches montagnes. Aussi, on voit souvent au bord des chemins de beaux blocs d'albâtre, des cailloux roulés et polis parfaitement par le frottement de l'eau, couverts de branches avec leur feuillage, ce qui est une marque d'adoration dans le pays. La prière au moment de l'offrande est simple; on se contente de dire : « *Neac-ta*, je vous offre cette branche d'arbre. »

Pour ces sauvages les *Neac-ta* sont les génies des lieux isolés, les âmes des morts, les âmes errantes et puissantes.... etc.

Depuis les temps les plus reculés, on s'est pris à croire fermement dans cette tribu qu'une famille de Pors a été de génération en génération en communication avec les esprits célestes. Lorsqu'on craint des malheurs publics, les habitants assemblés désignent un membre de cette famille à l'intention duquel ils font aussitôt des invocations en vue de décider l'esprit du lieu à s'incarner plus particulièrement dans ce sujet, qui se tient, à partir de ce moment, en rapport direct avec ce dispensateur du beau temps, de la pluie, de la santé, des bonnes récoltes. C'est par l'entremise du camarade momentanément divinisé que l'on obtient tous les biens dont nous venons de parler.

C'est là, comme on voit, une doctrine analogue au lamaïsme des Mongols, qui enseigne que le Buddha s'est incarné dans la personne du grand Lama, et que l'esprit du *sage* réside continuellement en *lui* et en ses successeurs.

La famille brahmane de Chinchas, dans l'Inde, jouit du privilège d'avoir un dieu héréditaire parmi ses membres; elle prétend tirer son droit d'une incarnation ou émanation de Ganésa, le dieu de la sagesse, fils de Siva et de la déesse Kali. Nous pourrions citer bien d'autres exemples de la similitude des croyances religieuses des différents peuples de l'Inde, de l'Indo-Chine et des habitants du centre de l'Asie.

Le dogme de l'incarnation, qui est enseigné dans la plupart des religions, fait partie des croyances de ces montagnards, naturellement disposés à admettre toutes les métamorphoses.

L'instrument de musique familier aux Pors se compose de la réunion de deux sortes d'orgues à bouche dont le même exécutant tient à la fois les embouchures à ses lèvres. L'un de ces instruments est formé d'une citrouille sèche et creuse portant un long tube terminé par une embouchure. Un petit trou percé à l'extrémité opposée permet l'écoulement de la salive. Cette courge est traversée de part en part par trois bambous creux percés au dehors et à l'intérieur de la caisse de petits trous. On promène les doigts sur les orifices extérieurs pendant que l'on aspire ou que l'on souffle dans l'embouchure. Ces petits bambous sont joints à la courge au moyen d'un masticage en cire.

L'autre instrument est semblable au premier, seulement le nombre des tubes creux est de sept au lieu de trois dont se compose le premier appareil.

Au Cambodge, les abeilles font généralement leurs ruches sur les branches d'arbres. Les Cambodgiens de la province de Pursat s'emparent de ces ruches en prenant les précautions suivantes : ils préparent un petit fagot de bois sec qu'ils entourent d'une forte épaisseur de feuilles vertes ficelées solidement autour du bois. Ce fagot est fixé au bout d'une corde dont l'autre extrémité porte un grand nœud qu'on passe sur l'une des épaules. Il faut que la longueur de la corde soit telle que lorsque l'individu monte après la tige de l'arbre, le fagot de bois et d'herbes, préalablement allumé, reste à environ un mètre au-dessous de ses pieds. Une fumée épaisse, insupportable, se dégage alors ; les abeilles prennent la fuite et il est possible d'enlever la ruche, dans ces conditions, sans s'exposer à une seule piqûre.

Pour obtenir la cire, on sépare d'abord le miel des rayons ; on met ceux-ci dans une marmite en terre contenant autant de fois deux litres d'eau qu'il y a de kilogrammes dans le poids des gâteaux. On chauffe doucement jusqu'à l'ébullition. Ensuite, on verse le tout dans une espèce de pressoir en bambous disposé comme un soufflet dont les faces latérales seraient percées de

trous. L'une des extrémités de cet appareil si simple fait charnière sur des liens en rotin ; l'autre extrémité présente deux longs bras, ou leviers, sur lesquels on agit pour presser la matière, qui passe à travers les trous et tombe dans des bassins d'eau froide glissés en dessous.

On soumet de nouveau la matière à la chaleur, sans la mélanger cette fois avec de l'eau, et dès quelle est fondue, on la verse dans des moules ayant la forme d'une demi sphère creuse. L'opération est ainsi achevée. Sur les lieux, cette cire vaut quatre cent cinquante francs les soixante-cinq kilogrammes.

On ne fond la cire qu'une seule fois, au lieu de deux comme en Europe où on obtient une deuxième qualité. Les Khmers ne font aucun usage du marc, qui sert en Europe à l'apprêt des toiles.

En rentrant à Pursat, nous fûmes surpris par la nuit et forcés de nous arrêter dans une bonzerie d'assez belle apparence. La pagode, juchée sur une terrasse de quelques mètres de saillie, se trouvait au milieu d'un parc planté de banians (*ficus religiosa*) et de palmiers ; sa façade principale était tournée vers l'est et les cellules des religieux, sortes de petites cases recouvertes en chaume, étaient en arrière, du côté de l'ouest. La *sala*, ou hangar servant de réunion pour les bonzes et d'abri pour les voyageurs, apparaissait dans le crépuscule au centre d'un bouquet d'arbres. Nous nous dirigeâmes sur ce point ; et comme personne n'était venu à notre rencontre, nous primes possession du logement, malgré les protestations bruyantes d'au moins une trentaine de chiens, qui ne cessèrent d'aboyer autour de nous que lorsque nous fûmes tous couchés. Nous eûmes donc pendant tout le temps de notre repas ce concert insupportable qu'il fallut bien souffrir, puisque dans ces lieux sacrés, il est absolument interdit d'ôter la vie ou de faire le moindre mal à tout être *doué de vie*.

C'était un jour de fête et de pleine lune. Les religieux étaient rassemblés dans la pagode écoutant dans un grand silence une instruction sur la Vinaya (la discipline), c'est-à-dire sur les préceptes ou commandements réglant la conduite de tous les membres de la communauté.

De la sala, nous entendions distinctement la voix forte et claire du Mi-Vat (chef de la bonzerie) énumérant et commentant les préceptes du Buddha. Voici les principaux :

Vous ne toucherez point les femmes, pas même leurs mains, ni leurs cheveux ;

Abstenez-vous de tenir jamais un langage obscène, surtout en présence d'une femme ;

Ne flattez pas les femmes et ne servez point d'intermédiaire entre elles et les laïques, même pour le cas de mariage ;

Ne faites ni laver, ni reteindre vos habits par les bonzesses ;

Ne recevez rien de la main d'une bonzesse, à moins que ce ne soit une de vos proches parentes ;

Ne donnez point à vos cellules des dimensions plus grandes que celles indiquées par la règle ;

Ne sortez pas de la bonzerie pour aller visiter les laïques ;

Couvrez-vous bien le corps avec votre costume, même lorsque vous êtes seul dans la forêt ;

Ne médisez point de vos confrères ;

Ne poussez jamais une personne à se fâcher avec une autre ;

Enseignez vos confrères plus ignorants que vous ; poussez-les à travailler et à se bien conduire ;

N'ayez sur vous ni or ni argent ; n'achetez rien vous-mêmes et ne faites aucun commerce ;

Ne désignez personne du doigt ;

Ne riez jamais aux éclats, ne parlez point fort et ne faites aucun geste en parlant ;

Ne balancez pas le corps en marchant ;

Ne laissez pas trop remplir votre soupière lorsque vous allez quêter le riz de chaque jour ;

N'assistez jamais au départ d'une armée ;

Si vous tombez au milieu d'une armée, vous ne devez pas y rester plus de trois jours, à moins qu'il n'y ait dans ses rangs un de vos parents blessé ou malade ;

Ne prêchez point devant un laïque qui aurait à la main une arme, une canne, ou même un parapluie ;

Ne tuez ni hommes, ni bêtes, *ni rien de ce qui a vie* ;

Ne volez pas ;
 Ne vous mariez pas ;
 Ne mentez pas ;
 Ne vous enivrez pas ;
 Ne mangez rien après midi ;
 Ne vous habillez pas avec luxe ;

.

Nous entendîmes ensuite une dissertation assez confuse sur la transmigration des âmes et sur la loi dite du mérite et du démérite qui règle les destinées de l'âme. L'âme prend une nouvelle vie dans une condition meilleure si la somme des mérites, dans l'existence antérieure, l'emporte sur celle des démérites ; si le contraire a lieu, l'âme passe par une condition plus misérable, ou même par le corps des animaux jusqu'aux plus immondes... Les transformations se succèdent indéfiniment, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des bonnes actions, c'est-à-dire des mérites, auquel cas on arrive au bout des transmigrations, à la délivrance finale, c'est-à-dire au Nirvana ou paradis des bouddhistes.

La croyance en la transmigration des âmes n'est pas particulière aux indous brahmanes ou bouddhistes ; les nègres de la côte occidentale d'Afrique, dans les régions du Gabon, y croient aussi. Ceux-ci se figurent que les âmes des morts, celles surtout de leurs rois, vont habiter les corps des gorilles pour les tourmenter. Dans ce pays, la cervelle du gorille sert à confectionner des charmes magiques ayant la propriété de donner de l'adresse à la chasse et des triomphes en amour.

Le lendemain matin, tandis que l'on préparait les éléphants pour le départ, nous fîmes une visite à la pagode. Elle était absolument déserte et ne renfermait rien de remarquable. L'idole était en bois d'assez forte dimension et dorée fraîchement ; sur les murs, les bonzes avaient peint des scènes de la légende bouddhique. Le sol, à l'intérieur, était composé d'une sorte de mastic, ou ciment, fait avec de la chaux, du sable, du sucre, de la paille hachée, le tout bien battu ensemble dans une certaine quantité d'eau jaunie avec le bois du sappan.

Un fauteuil en bois et à dossier, dont le fond était soutenu par

des *garudas* disposés en cariatides, constituait la chaire à prêcher.

Nous partîmes vers les sept heures sans avoir vu la tête d'un seul religieux. En revanche, les chiens qui nous avaient accueillis la veille, nous reconduisaient plus acharnés après nous que jamais. Je perdis patience ; et une fois parvenu hors du terrain sacré, je déchargerai un Lefauchaux sur les plus avancés que nous entendîmes changer tout à coup de gamme.

§ IV

En rentrant à Pursat, vers midi, nous apprîmes que les acteurs annamites devaient donner une représentation le soir même. Nous déjeunâmes dès en arrivant ; et après avoir pris quelques heures de repos, nous allâmes visiter un peu en détail le village de Pursat, que nous avions jusque-là à peine vu.

Nous entrâmes d'abord dans l'atelier d'un forgeron, qui n'avait de remarquable que le soufflet de forge. Cet appareil se composait d'un cylindre creux taillé dans un tronc d'arbre et alésé à l'intérieur de manière à présenter une surface lisse et cylindrique. Les extrémités de ce cylindre sont fermées par deux couvercles percés chacun d'un trou avec soupape pour l'aspiration de l'air. A l'intérieur de ce cylindre va et vient un piston en bois garni de chiffons et dont la tige passe à frottement dans un presse-étoupes installé au milieu du couvercle supérieur. L'extrémité extérieure de cette tige porte une poignée sur laquelle agit un manoeuvre. L'air refoulé passe par des conduits, munis de soupapes de refoulement, pour aller alimenter le foyer placé au centre d'un massif maçonné.

On le voit, cette installation est une pompe à air à double effet, nécessitant peu d'effort pour la mettre en mouvement et très suffisamment puissante pour fournir à un feu de forge.

Les forgerons cambodgiens chauffent toujours leur fer au charbon de bois. Ils obtiennent ainsi un fer aciéré, susceptible de trempe et excellent pour faire des armes et des outils.

Leurs outils sont bien imparfaits et peu puissants. En fait d'enclume, ils n'ont qu'un petit tasseau et une bigorne, deux paires de tenailles et deux marteaux assez petits. Ils ne font pas usage du gros marteau à devant si utile dans les soudures et pour étirer ou façonner les fortes pièces de fer.

Nous visitâmes ensuite une plantation de tabac, qui nous parut être bien ordonnée. On fait la récolte des feuilles dans les mois de mars et d'avril. Si on veut avoir du tabac d'une qualité supérieure, on ne laisse sur chaque pied que trois ou quatre feuilles.

On reconnaît que les feuilles sont arrivées à maturité lorsqu'elles ne se maintiennent plus fermes dans la position naturelle. On les coupe alors; on les arrime dans une baille, placées les unes contre les autres et verticalement, et on met cette baille à l'abri sous un hangar. Quatre ou cinq jours après, ces feuilles se sont couvertes de mouchetures jaunes ou ont pris une teinte générale jaunâtre.

On hache alors le tabac, et pour cela on roule un certain nombre de feuilles en cylindre; on place cette carotte dans une auge creusée en demi cercle et terminée par une lunette. Le reste de l'opération n'a pas besoin d'être décrit.

Le tabac, une fois coupé, est exposé d'abord au soleil pendant trois jours et ensuite à la rosée du matin, afin de le ramollir un peu pour le mettre plus facilement en tablettes, forme sous laquelle il est vendu.

On ne fait subir au tabac que ces simples préparations. Cependant, lorsqu'on veut le rendre fort, on met en décoction dans l'eau des tranches d'un tubercule, appelé *Khduoch*, et l'on asperge les tablettes de tabac avec cette eau, mais de manière à ne le mouiller que légèrement.

Enfin, la nuit arriva; nous dînâmes d'assez bonne heure, afin de ne rien perdre de la représentation annoncée.

Vers les neuf heures, les danseurs annamites apparurent sur la place autour de laquelle nous avions nos logements. Ils marchaient sur deux rangs, tenant à chaque main un flambeau garni, à la hauteur de la lumière, d'une sorte de verrine en papier sur

lequel étaient peints des personnages mythologiques, que l'on distinguait nettement à une assez grande distance.

La nuit s'était fait obscure comme pour favoriser cette fantasmagorie.

Ces acteurs étaient jeunes et costumés de la même manière : ils portaient un turban rouge, et une ceinture rouge serrait à la taille leurs vêtements de soie. Ils étaient tous nu-pieds.

Parvenus près du perron de l'habitation du roi, ils se mirent à gambader d'une façon désordonnée, agitant leurs torches et poussant des cris assourdissants. C'était le prélude des danses académiques qui allaient commencer et une manière à ces gens-là d'attirer sur eux l'attention.

Pour mieux voir, j'allai m'asseoir sur le perron royal. Bientôt, les danses prirent un caractère plus grave, plus méthodique. Il n'y avait pas de musique, mais les danseurs s'accompagnaient de la voix ; et ce qui intéressait le plus, c'était le jeu des flambeaux de main, qui éclairaient seuls la scène et qui dessinaient les lignes des figures qui étaient exécutées. Tantôt ces figures avaient des formes géométriques, tantôt c'étaient des colonnes que les acteurs formaient en montant les uns sur les épaules, et même sur la tête des autres, et tantôt, enfin, on essayait de figurer, avec assez de bonheur, des animaux tels que le fameux dragon, l'éléphant, le rhinocéros....

Ce spectacle, nouveau pour moi, m'intéressait vivement, et, à la distance où nous sommes de cette soirée, nous regrettons de ne pouvoir nous souvenir assez des détails infinis et bizarres qu'alors nous relevâmes dans ces danses vertigineuses, pour en parler ici plus longuement.

Cette troupe de danseurs était à la solde du roi du Cambodge et elle était placée sous la direction d'un mandarin annamite. Il paraît que le roi de Siam en a une pareille. A la cour de l'empereur de Hué, les représentations de ce genre doivent présenter encore plus d'intérêt, mais le public, ni surtout les étrangers, ne sont jamais admis dans l'intérieur de l'enceinte du palais d'un homme dont la préoccupation principale est de se cacher à tous les yeux.

CHAPITRE III

Retour à Phnom-Penh. — Traversée du grand lac Tonli-Sap. — Compong-Chhnang. — Compong-Tralac. — Lovec. — Compong-Luong et sa population chinoise. — La chrétienté de Pinhalu. — Un village malais et ses briqueteries. — Phnom-Penh.

§ I

Prévoyant que le roi Norodon allait prolonger son séjour à Pursat, et mes occupations ne me permettant pas de rester plus longtemps absent, je me décidai à rentrer à Phnom-Penh.

Je repartis le 5 mars au matin. Les éléphants étaient encore fatigués de leur premier voyage et des deux ou trois jours de chasse que nous avons fait ensemble ou, enfin, de la récente exploration dans le massif montagneux de Pursat. Je remarquai à leur allure molle, et à la nécessité où étaient les cornacs de les stimuler constamment, qu'ils étaient exténués et que je ne pourrais pas aller avec eux jusqu'à Compong-Chhnang, à mi-chemin de la capitale, où une chaloupe à vapeur cambodgienne m'attendait pour me ramener rapidement à mon poste.

En effet, à la marche du soir, vers les trois heures, au moment de la plus forte chaleur, rendue encore plus insupportable par le manque absolu de brise, un éléphant, celui sur lequel était mon cuisinier, s'arrêta tout à coup et refusa tout service. Il nous fut impossible de lui faire faire un pas de plus. Les autres éléphants n'en étant pas encore rendus à ce degré de fatigue, je fis monter *Cobien* sur un autre plus ingambe, mais chargé déjà de provisions et de vaisselle, et nous poursuivîmes clopin-clopotant notre route.

Un peu avant la nuit, ne conservant plus l'espoir de continuer le voyage avec les moyens dont je disposais, et sachant de plus

que j'étais à une courte distance du grand lac Tonli-Sap, je me dirigeai de ce côté et j'arrivai, au bout de quelques heures d'une marche fort lente, dans un village de pêcheurs composé d'une trentaine de maisons bizarrement établies. Ces cases étaient perchées, comme des nids d'oiseaux, sur de forts pieux de six à huit mètres de hauteur. On y arrivait par une échelle en bambous presque verticale. Cette disposition incommode est forcée sur les bords du lac, où les eaux montent tous les ans régulièrement d'une hauteur qui varie entre huit et dix mètres au-dessus de l'étiage.

Je fus surpris de trouver là un grand nombre de barques de luxe, peintes fraîchement de couleurs voyantes et ornées presque toutes des insignes du mandarinat. C'étaient les jonques qui avaient amené les personnes de la cour qui n'avaient pas voulu, ou qui n'avaient pas pu faire le voyage par terre. Là se trouvaient aussi des barques légères, dites *courriers*, qui devaient entretenir la communication entre la capitale et Pursat, pendant tout le temps du séjour du roi dans cette province. Un mandarin de la marine gardait ce matériel, ainsi que les équipages. Je le requis de mettre à ma disposition une barque rapide, ce qu'il fit de bonne grâce et avec empressement.

Nous partîmes aussitôt, bien que la nuit fût obscure; mais le vent dans le lac s'étant levé très frais peu d'instant après notre départ, nous ne pûmes lutter longtemps et nous prîmes le parti de regagner le rivage, où nous trouvâmes un abri à peu près sûr.

Vers minuit, le calme étant revenu, nous reprîmes le large. La houle était forte et contraire; nous n'avancions que lentement et nous étions couverts d'eau à chaque coup de tangage. Nous passâmes une nuit atroce, mouillés jusqu'à la peau, et, au point du jour, nous avons fait si peu de chemin que nous apercevions encore à l'œil nu le village de pêcheurs.

La journée fut meilleure, et le soleil, qui était brûlant, eut vite séché nos habits. Nos canotiers, craignant d'être surpris en plein lac par le mauvais temps probable de la nuit suivante, nous firent franchir un grand espace, et nous atteignîmes, un peu avant le coucher du soleil, un village de pêcheurs établi à l'entrée du lac.

Le voyage dans le lac est des plus monotones. Les bords sont inhabités et couverts, sur une grande profondeur, d'arbres rabougris n'offrant, ni par le feuillage, ni par leur venue, aucun attrait. Le regard se perd dans un espace sans horizon, sauf du côté de l'ouest où la chaîne de Pursat apparaît comme un immense nuage noir et dentelé. Au moment de la pêche, de février en mai, cette traversée est plus attrayante. On peut faire escale dans les pêcheries où les maisons des pêcheurs sont montées sur des picux plantés quelquefois très au large. On peut suivre la pêche et se rendre compte des diverses opérations que l'on fait subir au poisson avant de le livrer sec et salé au commerce.

C'est aussi une chose curieuse à voir que ces grandes agglomérations de pêcheurs de races différentes, ne s'étant souvent jamais vus, que le hasard et les exigences de leur état ont momentanément réunis sur un point de cette vaste solitude, s'entendant à merveille, réunissant leurs immenses filets dans ces grandes pêches, partageant les bénéfices sans contestation et s'en remettant, pour juger leurs différends, lorsqu'il s'en produit, à l'équité, à la raison et au bon sens des notables et des plus anciens.

Il n'y a pas d'autorités régulières installées parmi ces pêcheurs. Pourtant, le roi envoie tous les ans des mandarins qui font la police et rendent la justice dans les circonstances graves. Mais on a généralement en défiance ces juges ambulants, parce que d'abord on ne les connaît guère, et qu'ensuite il arrive pas mal de freluquets de Phnom-Penh, vêtus de beaux habits, se disant mandarins en mission, et dont le but est d'exploiter la crédulité de ces pauvres travailleurs et de se faire, par ces moyens, un beau pécule qu'ils gaspillent sur place au jeu et à l'opium. Cette catégorie de chevaliers d'industrie, serviteurs du roi pour la plupart ou fils de mandarins, fait beaucoup de mal au Cambodge.

Lorsqu'un crime est commis dans le lac, le meurtrier est bien vite arrêté et conduit solidement ficelé à l'autorité cambodgienne la plus voisine.

Nous passâmes la nuit à l'entrée du lac dans une maison de

pêcheurs, où nous pûmes enfin dormir tranquillement. Nous connaissions le chef d'une des pêcheries, qui était notre voisin de Phnom-Penh, et qui mit spontanément à notre disposition son logement et tout ce qu'il pouvait avoir de provisions, car nous avions tout perdu dans la traversée du lac.

Nous repartîmes le lendemain matin à huit heures pour nous engager dans ce que les Européens appellent *le labyrinthe*, à cause de la grande quantité de passages, qui tous conduisent au bras du lac qui vient de Phnom-Penh. Dans ces petits boyaux, nous fûmes grandement incommodés par les piqûres des moustiques et du soleil.

Vers midi, nous quittions le groupe d'îles qui obstruent l'entrée du Tonli-Sap, et nous pénétrions dans la branche du fleuve qui mène à Phnom-Penh. Le courant, à ce moment de l'année, était nul et nous tenions le milieu du chenal, afin de profiter du peu de brise qui régnait. Nous avions, à babord, une île fort étendue en longueur, de formation nouvelle et marécageuse. A tribord, le sol était plus élevé et très boisé. Nous entendions le chant des oiseaux, des perruches surtout perchées sur les grands arbres, et nous apercevions des bandes de singes sautillant de branche en branche avec une dextérité surprenante.

A un moment donné, les canotiers laissèrent aller les avirons, et le patron s'approchant de moi me dit à voix très basse « crepu ! » (un caïman). En même temps, il m'indiquait un gros tronc d'arbre sec et échoué au bord de l'île que nous longions. Je voyais bien l'arbre, mais je n'apercevais pas le gros caïman qui était allongé au-dessus et qui dormait profondément. Je tirai un coup de feu dans cette direction. La détonation réveilla l'énorme animal ; il redressa la tête, ouvrit sa large gueule et plongea avec fracas. J'avais manqué celui-là, mais j'eus la chance d'en tuer un autre plus petit, un instant après, que les canotiers firent cuire et qu'ils trouvèrent excellent.

Le soir, au moment où le soleil commençait à mordre l'horizon, je mettais le pied sur la chaloupe à vapeur cambodgienne qui devait me ramener à Phnom-Penh. Je trouvai là des vivres, du vin surtout dont j'étais privé depuis deux jours, et un bon lit non

moins nécessaire après les fatigues que je venais d'éprouver. Je résolus de passer la journée du lendemain à Compong-Chhnang, centre important de commerce et d'industrie, afin de le visiter en détail.

§ II.

Compong-Chhnang (*village des marmites*), que l'on pourrait tout aussi bien appeler le *village flottant*, car toutes les habitations sont montées sur des radeaux, est à soixante milles environ de Phnom-Penh et à peu près à moitié chemin d'Angkor.

L'industrie du pays, ainsi que le nom du lieu l'indique, est la fabrication des marmites. Il y a là un sol très propre à la fabrication des poteries de toute espèce : marmites, fourneaux de cuisine, conduits d'eau, vases à fleurs, etc.

La position du village et vraiment remarquable ; il est situé au pied d'une haute montagne dont les pentes s'abaissent presque jusqu'au bord du fleuve. Il y a là une assez belle pagode, qui fait plus d'effet de loin que de près, une bonzerie et quelques maisons seulement. Ainsi que je l'ai dit, presque toutes les habitations sont élevées sur de grands radeaux en bambous.

Voici la raison de cette disposition assez rare, même au Cambodge, où on n'établit guère ainsi que des salles de bains ou des lieux d'aisance : au pied de la montagne de Compong-Chhnang est une immense excavation, ayant la forme d'un cercle, et dont le fond est en contre-bas de plusieurs mètres par rapport au niveau du sol voisin. Une coupure de vingt à vingt-cinq mètres seulement fait communiquer ce bassin avec le fleuve. Lorsque les eaux ont grossi de trois ou quatre mètres, elles se déversent dans ce creux, qui commence dès lors à se remplir et son niveau s'élève à mesure que le fleuve gonfle. La profondeur maximum au centre est de sept à huit mètres.

Comme tous leurs concitoyens, les habitants de Compong-Chhnang aiment à habiter près d'un cours d'eau. Ne pouvant bâtir sur la berge même du fleuve, qui est couverte deux mois de l'année ; ni sur les contre-forts de la montagne, parce qu'ils

seraient bien trop éloignés aux basses eaux, il ont imaginé d'élever des habitations légères sur des radeaux immenses en bambous. Lorsque le fleuve est dans son lit, ces radeaux sont amarrés à l'avant et à l'arrière au rivage; on les conduit dans la rade intérieure dès qu'il est possible de les y faire flotter. Là ils sont à l'abri des courants et des vagues. Ces radeaux sont amarrés à terre et il y en a sur tous les points de cet immense bassin circulaire. Le milieu est ordinairement dégagé pour permettre aux barques qui vont faire ou déposer un chargement à Compong-Chhnang de manœuvrer à leur aise pour entrer ou pour sortir.

J'ai souvent pénétré depuis, avec le petit bâtiment que je commandais, dans cette rade fermée et je l'ai trouvée toujours fort animée. Le paysage y est vraiment très beau et bien encadré par une montagne boisée et peu éloignée. La pagode est la seule construction solide du village; le reste n'est composé que de bambous et de paillottes. Mais les barques, les grandes jonques de charge, avec leur mâture, leurs voiles, leurs pavillons, et les nombreuses pirogues qui croisent dans tous les sens sur cette belle nappe d'eau, font de cet endroit une des plus agréables stations du Cambodge.

Le soir, les barques éclairées autour de la rade, les feux d'artifices, les fusées tirées par celles qui partent et celles qui arrivent, le son des tam-tams, les chants que l'on entend de tous côtés en des langues différentes, tout cela donne à ce petit port, la nuit surtout, un air de fête qui tient tout le monde sur le pont jusqu'à une heure fort avancée.

Au moment de la pêche, Compong-Chhnang est un très grand marché d'approvisionnements de toute espèce; il s'y fait en outre un important commerce de poisson. Pendant toute l'année, on y fait des chargements de marmites et autres poteries, que l'on exporte en Cochinchine et quelquefois plus loin.

Le lendemain de très bonne heure, nous descendîmes à terre pour chasser autour de la montagne. Nous rapportâmes à bord quelques lièvres et quelques paons et nous quittâmes notre mouillage vers les neuf heures pour nous diriger sur Phnom-Penh.

En quittant Compong-Chhnang, la navigation est assez monotone : les bords du fleuve sont couverts, des deux côtés, d'une végétation folle, mais il y a extrêmement peu d'habitants. Les singes, par contre, ne manquent pas. Cette branche du fleuve est absolument déserte, excepté pendant les quatre ou cinq mois de pêche dans le Tonli-Sap.

§ III.

Le centre le plus peuplé que nous rencontrâmes portait le nom de Compong-Tralac. Ce village est situé à l'embouchure d'un ruisseau qui traverse une belle forêt et qui permet de conduire, à peu de frais, les bois coupés au village où on les débite en planches et en madriers. Cette population fait exclusivement le commerce du bois.

La plupart des forêts exploitables du Cambodge sont inondées régulièrement un mois de l'année. Cette circonstance en favorise l'exploitation. En effet, la coupe des bois étant libre dans le royaume, les bûcherons n'ont qu'à abattre les arbres qui leur conviennent avant l'inondation ; ils les ébranchent et même ils les équarissent d'ordinaire sur place. Cela fait, quelques jours avant le débordement du Mékong, ils attachent autour de chaque pièce, ou de chaque arbre, autant de bambous qu'il en faut pour le faire flotter, car ces bois sont presque tous fondriers. On attache chaque pièce au pied d'un arbre ou d'un pieu solidement enfoncé dans le sol ; et, au moment de l'inondation, on réunit toutes ces pièces sur un même point du bord du fleuve pour en faire des radeaux. Ces bois paient au gouvernement un impôt de un dixième de leur valeur et c'est tout.

Nous quittâmes Compong-Tralac vers les trois heures de l'après-midi, et une demi-heure après, je faisais stopper devant un grand village habité par des Malais et des Chams, dont j'ignore aujourd'hui le nom, mais que les Européens désignent sous le nom de *Lovec*, sans doute à cause de son voisinage avec l'an-

cienne capitale du Cambodge, dont nous avons eu déjà occasion de parler dans ce travail.

§ IV.

Lovec se compose d'une longue file de maisons en chaume toutes bâties sur le bord de la rive droite du bras du Mékong qui aboutit au lac Tonli-Sap. Sa population, composée de Malais et de Chams, serait intéressante à étudier en détail.

On ne pourrait pas préciser l'époque à laquelle les Malais se sont introduits au Cambodge ; mais il est certain que les premières immigrations de ce genre remontent à plusieurs siècles. Dans tous les cas, ces étrangers étaient, vers l'année 1673, assez nombreux dans le pays pour former une conjuration ayant pour objet l'assassinat du roi, qui fut tué effectivement.

A partir de ce moment, on les voit constamment figurer dans la balance politique, tantôt dans un plateau et tantôt dans un autre, suivant les besoins de leurs intérêts particuliers. Les Cambodgiens comptaient avec eux et en étaient arrivés à les redouter dans les moments de crise. Les plus intelligents, ou plutôt les plus remuants d'entre eux, s'emparèrent, à différentes époques, des plus hautes positions dans l'État.

Les Cambodgiens appellent les Malais *Chvéas*, corruption du mot malais Java, car ils désignent plus particulièrement ainsi ceux qui sont originaires de cette île importante de l'archipel malais. Les habitants de Sumatra sont les *Chvéas Crebey* (les Malais du pays du buffle).

Les Malais fixés au Cambodge n'ont pas d'annales écrites, et la tradition ne leur a transmis que des notions confuses sur leur passé. La plupart d'entre eux prétendent qu'ils sont originaires de *Manang-Cabao*. Or, *Manang-Cabao* est le nom que portait l'île de *Sumatra* du ix^e au xiii^e siècle compris. Ces émigrants ont retenu l'ancien nom de leur pays, et n'ont pas eu connaissance qu'il ait été changé deux ou trois fois depuis cette époque ; ou bien, s'ils en ont eu connaissance, ils n'ont pas voulu adopter les récentes

dénominations par lesquelles on a désigné leur pays d'origine. Cette circonstance fait supposer qu'il y a eu une migration malaise très importante en Indo-Chine antérieurement au xiv^e siècle.

D'un autre côté, comme tous les Malais fixés au Cambodge sont mahométans, et que l'islamisme n'a pris faveur chez eux que dans les premières années du xiii^e siècle, importé sur la côte orientale de Sumatra par des marchands maures, persans et arabes, on est fondé à supposer que les grandes migrations dont nous parlons n'ont pu se produire avant l'introduction à Sumatra du nouveau culte, c'est-à-dire avant le xiii^e siècle. Ce serait donc dans le cours de ce xiii^e siècle que les émigrations malaises ont dû refluer en grand nombre au Cambodge et sur d'autres points du golfe de Siam.

Le type de tous ces Malais est sensiblement le même ; il est souvent difficile de les distinguer entre eux. Ils parlent tous la langue malaye, qu'ils écrivent avec des caractères se rapprochant beaucoup de ceux des Arabes. Leurs livres religieux, le Coran surtout, sont écrits en langue et en caractères arabes. Il y a des traductions du Coran en langue malaye, mais les plus lettrés parmi eux peuvent le lire et le comprendre dans la langue où il fut originairement écrit.

Les Malais, au Cambodge, ne se sont guère mêlés à la population indigène, à cause sans doute de la différence de religion et ils ont conservé intact à très peu près le type de leur race. On les trouve en Indo-Chine tels que les voyageurs de tous les temps les ont décrits : petits, la couleur de la peau variant du jaune olivâtre au brun, mais toujours moins foncés que les Kmers. Ils ont le front abaissé et arrondi, les yeux ronds, les lèvres un peu fortes, le nez plein, large, et les narines écartées, la bouche grande et la mâchoire avancée, la barbe rare et ne poussant qu'au-dessous de la lèvre supérieure et au menton. Nous avons remarqué sur plusieurs sujets le type arabe très prononcé. L'aspect des Malais est farouche ; ils sont naturellement traitres, dissimulés, hypocrites, hardis, cruels dans le crime et à la guerre, après au gain, rusés, trompeurs et trafiquants habiles.

Les Malais sont dispersés un peu partout dans le royaume du

Cambodge. Ils sont cultivateurs, pêcheurs, mais surtout commerçants. Ils tissent quelques étoffes pour leur usage ; ils confectionnent des matelas divisés en parties superposables, des boîtes en métal repoussé et quelques bijoux.

Le chef de famille a une grande autorité sur les siens ; il est, de plus, entouré de respect dans la société malaise, tandis que les célibataires sont déconsidérés. L'ancienneté de naissance est aussi un privilège et un droit aux égards des plus jeunes. Les filles sont élevées par leur mère, ou envoyées chez le marabout du village, si celui-ci a des demoiselles du même âge à peu près qui reçoivent les leçons en même temps et dans le même lieu. Les femmes, chez elles, s'occupent des soins du ménage ; elles tissent des étoffes, font des habits, ou travaillent aux champs.

Les Malais dont nous parlons se sont pliés petit à petit aux usages cambodgiens : ils se prosternent, comme les Khmers, devant le roi, les princes et les mandarins, et ils leur parlent avec soumission. Mais il s'en faut qu'ils soient au fond aussi résignés que les Khmers eux-mêmes. Bien que les Malais soient capables de toutes les cruautés, ils montrent à certains moments un scrupuleux respect pour la vie même des bêtes, et ils ne tueraient pas un poulet avant d'en avoir demandé pardon à Allah.

Les Chams sont un peuple intéressant, qui est très ancien dans le sud de l'Indo-Chine, s'il n'en est même originaire, et dont le passé historique est lié à celui des Khmers.

Il est de tradition parmi les Chams, les Malais et même les Khmers, que le sud de l'Indo-Chine était, plusieurs siècles avant notre ère, occupé par les Chams, qui furent refoulés vers le Ciampa proprement dit par une invasion considérable de Khmers venus de l'Inde environ quatre siècles avant l'ère chrétienne.

Antérieurement à son morcellement, le Ciampa était le plus puissant État de la presqu'île indo-chinoise. Outre l'immense territoire dont nous venons de parler, qui était sous leur domination et dont s'emparèrent les Khmers dès leur arrivée en Indo-Chine, l'empire Cham embrassait toute la Cochinchine depuis Hué, la capitale actuelle de l'empire d'Annam, jusqu'à la chaîne

de montagnes de Bahria, qui sert de limite aujourd'hui entre le royaume d'Annam et nos possessions. De plus, il est certain qu'à cette époque éloignée le Laos inférieur fut, à diverses reprises, placé sous la domination des Chams. Le regretté capitaine de frégate de Lagrée écrivait de Bassac, au début de son voyage d'exploration du Mékong : « A Bassac, à Khong et sur beaucoup d'autres points du Laos, le souvenir s'est conservé de la domination des Chams, auxquels les Laotiens attribuent la construction des monuments du pays, qui sont moins importants, mais d'un caractère analogue à ceux des Khmers. »

Au Cambodge, les traces de l'ancienne habitation des Chams sont partout sensibles et très multipliées : ainsi, on trouve des rivages qui de temps immémorial portent le nom de Compomg-Cham (plage des Chams) ; un pont en pierres de l'époque artistique connu sous le nom de Spéan Cham (pont des Chams) ; un affluent de la rive orientale du lac porte aussi le nom du peuple dont il s'agit... etc. Nous pourrions multiplier les citations qui témoignent que les Chams ont occupé jadis le territoire sur lequel les Khmers fondèrent leur immense empire.

L'Annam, le Cambodge et le Siam ne se développèrent qu'à des époques plus ou moins postérieures à celles dont nous venons de parler.

On avait prétendu que les Chams avaient conservé le souvenir de traditions relatives à leur histoire, à leur origine et qu'ils avaient des annales écrites en la langue cham. Un descendant des souverains du Ciampa, qui habitait précisément Lovec au moment de notre passage, passait pour être le dépositaire de ces documents. Je me mis en rapport avec lui et il me promit de m'apporter à Phnom-Penh quelques manuscrits qu'il possédait, en effet. Il tint parole ; mais ce qu'il me communiqua était insignifiant. Le premier manuscrit que le prince cham me présenta se composait de quatre ou cinq très vieilles feuilles de palmier portant un tableau généalogique des anciens souverains du Ciampa, ou plutôt le nom de quelques-uns d'entre eux, car la liste est loin d'être complète. Ces noms étaient écrits en vieux caractères encore déchiffrables et le prince les lut en ma présence, ce

qui me permit de les écrire tels qu'il les prononça. Ces noms propres, précédés du mot *Po*, qui veut dire prince, étaient placés les uns au-dessous des autres comme sur une liste d'appel, sans indications de dates et sans mention de faits historiques quelconque. L'un d'eux, *Po Pan*, me paraît être celui que les annales chinoises font régner au Ciampa à la fin de notre iv^e siècle et au commencement du v^e. Un autre, *Po-Bomi*, aurait régné, selon l'histoire de Canton, en 979 de notre ère.

L'autre manuscrit, échappé au naufrage de tous les autres livres du Ciampa, était un morceau de littérature assez curieux et dont voici la traduction :

« Conseils d'une mère à sa fille.

« Enfant, foie et fiel de ta mère, approche ; ton père m'a chargée de t'enseigner les usages qui concernent les femmes. Écoute bien et invite, si tu veux, tes amies à venir, afin qu'elles puissent profiter également de la leçon.

« Ma fille, lorsque tu parleras à ton mari, que ce ne soit jamais sur un ton élevé et ne cherche pas à te placer d'aucune manière au-dessus de lui, ou même à son niveau : c'est le mari qui doit conduire la femme.

« Ma fille, si ton mari s'emporte en ta présence et t'offense, même sans sujet, ne lui réponds pas : ce serait un scandale fait à ton préjudice, car les voisins riraient de toi. Aies la figure gaie toujours et n'aies de cœur que pour ton époux, qui, de son côté, se prendra d'amour pour toi et ne te quittera plus.

« Ma fille, la barque ne va pas en dérive si le pieu auquel on l'amarre est fixe et solide. Dans la famille le point d'appui c'est l'époux, et la femme n'obtient d'autre considération que celle que lui-même mérite.

« Pendant le sommeil du mari, la femme doit marcher sans bruit sur le parquet. Si elle ne suit pas cette recommandation, et qu'elle agite le plancher en marchant elle troublera le repos de son époux et fera tomber ou rouler à terre les grains de riz

« empilés en tas dans le grenier, ce qui serait une prodigalité de
« mauvais augure.

« L'inconduite fait perdre à la femme ses grâces, et alors elle
« n'est plus qu'un morceau de bois abandonné, tombé en travers
« d'un ruisseau et sur lequel chacun marche comme sur un
« pont.

« Ma fille, veille toujours à ce que les oreillers et les matelas
« de ton lit soient propres et bien placés. — Lorsque tu iras te
« coucher, ferme les portes. — Lorsque tu seras dans ton lit, ne
« parle pas fort. — Sois active, industrieuse et tâche de gagner
« honorablement ta vie. — Si tu fais des dettes, on saisira tes
« biens et on te prendra toi-même ¹.

« Ma fille, suis fidèlement les recommandations de ton mari.
« Lorsqu'il te parlera de ses affaires, écoute-le et tâche de ne le
« point contrarier dans ses projets sans raisons légitimes. Tu lui
« parleras avec les égards dus au chef de famille qui s'expose à
« la pluie et au soleil pour gagner la vie des siens.

« Ma fille, souviens-toi que les biens d'une maison sont entre
« les mains des femmes, et que c'est sur elles que l'on compte
« pour les ménager et non pour les gaspiller. — Si tu as des
« buffles, il faut aussi avoir un parc et des cordes pour les bien
« garder. — Une porte doit toujours avoir son verrou. — La
« maison doit être entourée d'une barrière et on doit cultiver dans
« le jardin ce qui est nécessaire à la vie.

« Si tu suis ces prescriptions, ma fille, tu seras heureuse.
« Lorsque ton mari reviendra d'un long voyage, et qu'il te
« trouvera à la maison, il sera plus content que si on lui donnait
« une corbeille pleine d'argent. Si, enfin, tu te conduis suivant
« mes conseils, serais-tu laide comme une guenon que ta pré-
« sence, à côté de ton époux, fera autant d'effet qu'une colonne
« d'or de la hauteur d'un cocotier. »

Nous appareillâmes de Lovec un peu avant la nuit, et quelques minutes après, nous étions amarrés à l'appontement de Compong-Luong.

¹) L'esclavage pour dettes est en usage au Cambodge aussi bien pour les Malais et les Chams que pour les Khmers.

V.

Compong-Luong (*le rivage du roi*) est ainsi appelé parce que là se trouvait le débarcadère royal lorsque la capitale était à sept kilomètres des bords du fleuve, c'est-à-dire à Oudong.

C'est aujourd'hui un très gros village longuement développé sur la rive droite du bras du lac et composé de deux lignes de maisons comprenant une rue de douze à quatorze mètres de largeur. Une chaussée élevée au-dessus des plus hauts niveaux du Mékong établissait, en tout temps, la communication entre le débarcadère et le palais.

Depuis que le siège du gouvernement a été déplacé, Compong-Luong a un peu perdu de son importance. C'est cependant encore un centre commercial important, surtout au moment de la pêche dans le Tonly-Sap.

La population de Compong-Luong est très mélangée : il y a des Cambodgiens, des Malais et des Chinois en plus grand nombre. Ces fils du ciel sont là comme chez eux et ils jouissent même de certains privilèges qu'ils ont obtenus grâce à la protection d'un haut dignitaire cambodgien, Chinois d'origine, et parent de la reine mère.

Je connaissais déjà ce grand mandarin. J'allai lui faire visite, et sur ses vives instances, j'acceptai pour un jour l'hospitalité chez lui. Je profitai de cette occasion pour prendre quelques renseignements sur les associations chinoises que j'avais vues fonctionner en Chine et dans la Cochinchine française, avec un plein succès et sans le moindre danger pour l'ordre et les gouvernements établis.

J'avais été frappé de voir marcher avec une régularité parfaite ce mécanisme de l'association que l'on trouve trop compliqué ailleurs et que les peuples plus civilisés de l'Europe considèrent encore comme un système dangereux, irréalisable. Ceux des Européens qui ont voyagé en Extrême-Orient, et qui ont su se dépouiller des sottises préventions que les Européens en général nourrissent

contre le principe même de l'association, ont pu constater les bons résultats produits par l'application qu'en font chaque jour les Chinois, non seulement chez eux, mais aussi dans les colonies européennes de l'Extrême-Orient où ils ont pu pénétrer. A Hong-Kong, à Macao, à Saïgon, à Sincapoore, à Java, à Manille, des associations puissantes de capitalistes chinois ont fondé des maisons de banque, des exploitations et des entreprises de toute espèce, à l'exclusion des maisons européennes, que les gouvernements cherchent à favoriser, mais qui, au lieu de se coaliser contre la concurrence chinoise, sont profondément divisées et se font entre elles une guerre acharnée. Il en est des petites affaires comme des grandes, et les ouvriers chinois, réunissant leurs petits capitaux et leurs bras, accaparent toutes les entreprises de travaux publics et privés.

Ajoutons que ces associations chinoises se font un scrupule de subsister uniquement avec leurs propres ressources, tandis que nos grandes compagnies d'actionnaires ne songent à vivre que de privilèges, de monopoles et de grosses subventions.

Nous regrettons de n'avoir pu étudier suffisamment sur place ces fortes organisations de capitalistes et de travailleurs asiatiques.

Il y a là un sujet d'études pratiques que nous prenons la liberté de signaler aux économistes occupés à chercher les solutions des grands problèmes sociaux.

En dehors de ces associations organisées en vue de la banque, de l'industrie, du commerce, des grandes exploitations agricoles, ou des travaux d'art, de construction, de transports... etc., il y a des sociétés mutuelles ou de bienfaisance ayant une grande analogie avec les sociétés de même nature autorisées de nos jours en France.

A côté de ces sociétés honorables et qui fonctionnent au grand air, il existe des sociétés secrètes dont les membres, sous le masque de la politique, se livrent à toutes sortes de brigandages. La plus importante de ces sociétés est celle qui est connue sous le nom de Thian-ti-hioui (association de Hung) ou *Société du ciel et de la terre*.

Nous allons essayer de donner ici quelques renseignements sur son origine et sur son histoire.

C'est seulement en 1863 que les autorités hollandaises de Sumatra découvrirent l'existence de cette société secrète dans l'île. Des livres trouvés chez un Chinois poursuivi pour vol firent connaître les statuts de la société, les serments prêtés, les mystères d'initiation, les catéchismes, descriptions des drapeaux, symboles et signes de convention, etc., etc.

Les annales de Chine sont muettes sur l'origine de l'association de Hung.

Les membres du dernier degré de cette association prêtent serment de faire abnégation de la vie dans l'intérêt du but que tous se proposent d'atteindre. Ce serment est fait en présence des dignitaires de la société, seuls initiés aux secrets de l'association. Les individus ayant ainsi prêté serment se considéraient mutuellement comme frères.

On n'a pu encore préciser l'époque à laquelle l'association de Hung prit naissance. Elle peut être considérée comme provenant du système de clans qui fournit au peuple l'idée de l'association.

Dans l'antiquité, la société chinoise ne se composait que de cent familles, et jusqu'à ce jour, on ne compte pas en Chine un plus grand nombre de noms propres. Lorsque ces familles se séparèrent, les membres de chacune d'elles vécurent ensemble, conservant la tradition de leur commune origine, leur nom et se considéraient toujours comme parents.

Si l'association de Hung a tiré son origine de ces clans, il est probable aussi que le buddhisme l'a développée, comme on peut s'en rendre compte par plusieurs de ses rites, qui sont évidemment des emprunts au système religieux et social de Sakya-Muni.

En ce cas, il faut croire que les convertis au buddhisme furent aussi les premiers qui transformèrent les clans primitifs et fraternels en sociétés politiques ou patriotiques. C'est grâce à ces transformations, habilement opérées, que les buddhistes imposèrent leur doctrine au gouvernement établi.

En 845 de notre ère, un rescrit de l'Empereur ordonna la des-

truction des temples buddhiques et les ministres de ce culte furent en même temps invités à quitter le froc.

L'association de Hung ne paraît pas avoir été organisée dans un intérêt politique avant la conquête et la domination des Tartares en Chine. Ceux-ci foulèrent aux pieds, de la manière la plus offensante, la nationalité chinoise, et ils obligèrent même les indigènes à adopter le costume des conquérants, à laisser pousser leurs cheveux et à les tresser en une longue queue tombant derrière l'échine.

Bientôt, le sentiment de la résistance à opposer à la domination tartare s'empara de tous les esprits. Les provinces de Canton et de Fuch-Kien, berceau de l'association de Hung, furent aussi celles qui résistèrent le plus aux envahisseurs nomades. Les habitants de Fuch-Kien portent encore de nos jours un morceau d'étoffe roulé autour de la tête, afin de cacher le signe de la soumission, c'est-à-dire la queue tressée.

Les habitants de ces deux provinces s'organisèrent militairement alors sur mer et sur terre. Ils ne se contentèrent pas de lutter contre les Mongols et les Tartares ; ils armèrent aussi des flottes, en 1640, et chassèrent les Hollandais de l'île Formose, où ils organisèrent un gouvernement chinois.

C'est à partir de ce moment que l'association de Hung commença à prendre une grande extension.

Le gouvernement tartare se figura, à tort ou à raison, qu'il existait des liens de solidarité entre les sectaires de l'association de Hung et les chrétiens. A cette époque, les missionnaires de l'ordre de Loyola étaient très nombreux en Chine et ils étaient bien considérés à la cour à cause de leur science. L'empereur tartare Yun-Ching se prit cependant d'aversion violente contre ces derniers et contre les membres de *la Société du ciel et de la terre*.

Dans une audience accordée à trois missionnaires chrétiens, dans l'année 1724, ce souverain s'exprima ainsi : « Les mauvaises lois sont celles qui, sous prétexte de prêcher la vertu, excitent le peuple à la rébellion, telles que celles du lys blanc. »

On le voit en Chine les jésuites s'étaient, par exception, rangés

du côté des patriotes. Observons qu'ils ménageaient et flattaient en même temps les conquérants dont ils minaient cependant le pouvoir. Les annales ne disent pas s'ils abusèrent aussi leurs alliés.

Plus tard, la société de Hung dégénéra en une bande de rebelles sans but politique et de voleurs, qui semblèrent avoir perdu tout sentiment du véritable caractère primitif de cette association.

Cependant, en 1849, une renaissance s'opéra par suite des efforts faits par un certain Hung Siu-Tsiuen, qui, comme son nom l'indique, était déjà affilié à la société de Hung.

Cet homme avait quelques notions du christianisme qui lui avaient été inculquées, en 1833, par un évangeliste indigène, et plus tard, en 1847, par le Rév. Issachar Jacox Roberts, missionnaire américain de Canton.

Le chef Hung changea le nom de la société en celui de *Société de Dieu*, ou *Association de l'Être suprême*. Lui-même prit le nom de *Roi du royaume céleste et de la paix universelle*.

Le gouvernement, informé de l'énergie nouvelle que prenait l'association, sous le masque de la religion, voulut en disperser les membres, mais ceux-ci se défendirent et luttèrent avec un tel acharnement qu'ils mirent l'ancien empire chinois à deux doigts de sa perte. Seulement, dans cette longue guerre, les Hungs prirent des habitudes de débauche, d'escroquerie, et la société perdit encore dans ces conjonctures quelque chose de sa pureté primitive.

Dans leurs rangs, parmi les chefs surtout, il se trouva des intrigants qui se firent passer pour inspirés, afin de mieux exploiter le public. L'un des grands maîtres, *Yang*, surnommé le *Roi de l'Orient*, se faisait appeler *le jeune frère de Jésus*, et il prétendait que l'esprit saint avait résolu de faire passer ses décisions, ses ordres, par son intermédiaire.

Il serait cependant injuste de mettre sur le compte de la *Société duciel et de la terre* toutes les horreurs commises, en son nom, par des pirates, des bandits, qui n'y furent jamais affiliés. Ainsi les voleurs qui mirent Amoy à sac en 1853, en imposèrent lorsqu'ils prétendirent qu'ils appartenaient à la société de Hung.

Lorsque la paix sera établie en Chine, soit par la décadence de la dynastie Manchoo, ou par la soumission graduelle du peuple au gouvernement, la société de Hung pourra s'épurer de tout élément criminel et redevenir ce qu'elle a dû être à l'origine, c'est-à-dire une association de frères suivant le grand précepte : *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te soit fait à toi-même.*

Nous n'avons pu nous procurer que quelques maigres renseignements relatifs à la formidable constitution de la *Société du ciel et de la terre*. Nous croyons qu'elle est gouvernée par cinq grands maîtres, chefs des cinq principales loges des provinces de Fuch-Kien, de Swang-tan, de Yun-nan, de Hu-Nan et Tche-Kiang.

Chaque loge se compose d'un président, deux vice-présidents, un orateur, des maîtres, plusieurs conseillers, un trésorier et enfin quatre secrétaires.

Quelques-uns des frères portent le titre de guides et ont pour mission de recruter des adhérents. Tous ces chefs sont nommés à l'élection.

Tous les moyens sont employés à cette heure pour recruter des adhérents à la *Société du ciel et de la terre*. Ceux qui ne se laissent pas entraîner par l'énumération des griefs amoncelés contre l'envahissement tartare, et dont la fibre patriotique est molle, sont menacés, eux et leurs familles, dans leur sécurité et dans leurs biens.

La cérémonie d'affiliation à la *Société du ciel et de la terre* est assez curieuse pour que nous en disions un mot ici.

Les postulants sont conduits dans un premier pavillon où ils déclarent qu'ils veulent adopter le nom de Hung.

Ensuite, ils se laissent couper la tresse de cheveux, qui est, comme nous savons, le signe apparent de la soumission à l'envahissement et à la domination tartare.

Pendant la cérémonie de la coupe de la chevelure, un frère gradé, placé à côté des profanes, et parlant en leur nom, récite le quatrain suivant :

« Ma chevelure à tresse de soie vient de m'être ôtée, je suis couvert d'habits de pénitent et de deuil devant l'autel de la loge ;

« Car si je n'étais pas revêtu de ce costume, comment pourrais-je exterminer ces sauvages de Tartares, et permettre à notre seigneur de se rendre parmi nous ? »

Par seigneur, il faut entendre le prince héritier de la famille royale des Ming, qui était d'origine chinoise.

La queue étant coupée, les cheveux qui restent sont tondus d'après l'ancienne coutume chinoise, et pendant cette cérémonie les quatrains suivants sont récités :

« La tresse de soie ¹ nous est enlevée, afin que nous puissions servir le prince Ming.

« Mais, en premier lieu, transmettez-moi toutes vos instructions verbales et sauvez mon corps.

« Ce soir, nous nous présenterons devant les cinq fondateurs,
« Afin de renverser Tsing et de rétablir Ming. »

Les nouveaux membres sont ensuite conduits autour d'un récipient rempli d'eau consacrée et les ablutions purificatoires ont lieu aussitôt.

Pendant cette cérémonie, des protestations de dévouement à la famille royale indigène sont affirmées par des maîtres et répétées par les postulants. Ceux-ci prennent alors des costumes taillés suivant un modèle adopté par la société, et on leur entortille la tête d'un mouchoir rouge que tous les Chinois portaient au temps de la dynastie des Ming.

On retire aussi aux postulants leurs souliers, lesquels sont remplacés par des pantoufles en paille, et on les conduit devant un autel sur lequel se trouve un immense encensoir en porcelaine blanche. Là, pendant que l'encens brûle, on fait jurer aux nouveaux initiés d'assister de leurs moyens et de leurs forces les princes de la dynastie de Ming et de détruire les Tsing, princes tartares qui occupent encore aujourd'hui le trône.

Après cette dernière cérémonie, on se rend dans la loge, appelée *la cité des saules*, où l'on enseigne aux recrues les mots d'ordre, les signaux et leur signification... et enfin tout ce que les frères doivent connaître.

¹) Cette natte de cheveux tombe jusqu'au bas de la jambe. La première moitié est réellement en cheveux et l'autre tressée en fils de soie noire.

Les lampes étant toutes allumées, et les bâtonnets d'encens brûlant dans l'encensoir et répandant dans la loge un parfum délicieux, les dieux sont implorés à haute voix dans une prière lue avec lenteur et solennité. Cette invocation se termine par ces mots : « *Si le ciel nous aide à rétablir la dynastie de Ming, alors le bonheur se répandra dans l'univers entier.* »

Après la prière, les frères se relèvent et font huit salutations au ciel, à la terre, au soleil et à la lune.

La règle de conduite des membres de la *Société du ciel et de la terre* se résume en trente-six articles ou commandements.

Les principaux recommandent aux frères le travail, la solidarité, l'amour filial et fraternel, le respect des serments prêtés en qualité de membre de la société de Hung, la discrétion sur les signes, les symboles, statuts et mots d'ordre de la société, les égards dus aux élus des Hungs, les secours aux pauvres qui ne doivent pas être opprimés par les riches et les puissants, le respect aux prêtres bouddhistes, la sincérité, la loyauté, la fidélité, l'hospitalité, la sobriété, les convenances à l'égard des dames ou concubines des membres de la *Société du ciel et de la terre*.

Le 29^e commandement dit expressément :

« Si vous avez un procès à porter devant la société de Hung, tous les frères se réuniront et se rangeront suivant leur grade.

« Le conseil de la société décidera alors suivant l'équité. Il n'abusera pas de son pouvoir pour opprimer les faibles et ne s'appuiera pas sur la majorité pour molester les isolés.

« Il ne sera ni permis de crier, ni de s'abstenir, ni d'avoir des armes sur soi apparentes ou cachées.

« Ceux qui n'obéiront pas à ce commandement périront par l'épée. »

La cérémonie d'initiation se termine par un rite analogue à celui qui fait le fond de la prestation du serment au Cambodge, et qui consiste à boire une eau dans laquelle on a préalablement trempé les armes du roi et qui a été ensuite consacrée par des prières. Les membres de la *Société du ciel et de la terre* se percent les chairs avec une épingle en argent, font couler leur sang

dans un vase plein de vin et chaque frère avale une gorgée de ce breuvage.

Dès que l'union entre les frères a été cimentée par le mélange des sangs, un coq est immolé sur un billot richement décoré.

« S'il se trouve des traîtres parmi les membres de la société, dit un maître, ils subiront le même sort que le coq. »

Les nouveaux membres sont alors conduits à la porte orientale de la loge où un brasier est allumé. Le serment écrit est jeté au feu et brûlé dans l'espoir qu'il parviendra de cette manière aux dieux chargés de punir les traîtres.

Le président remet ensuite à chaque membre son diplôme écrit sur toile, ainsi qu'un livre renfermant le serment, les lois, règlements, signes secrets... de la société.

Le diplôme porté sur soi est, paraît-il, un talisman efficace contre les attaques des pirates et des pillards appartenant à cette redoutable société de Hung.

Les frais d'initiation de chaque membre ne s'élèvent pas à plus de cinq francs.

La consécration des bannières est, paraît-il, fort remarquable. Nous regrettons de ne pouvoir décrire cette cérémonie en détail. Voici la prière qui est récitée à haute voix dans cette occasion :

« Ciel vénérable ! reine de la terre ! dieux de l'univers ! esprits vénérables des trois rivières ! faites-nous obtenir la victoire lorsque nous déploierons nos drapeaux. Nous vous offrons le jus de la vigne et le vin infusé des feuilles du bamboa. Aujourd'hui, la confrérie est rassemblée en signe de fraternité, et avec ce vin nous sacrons les bannières avant de partir pour aller anéantir les Tsing.

« Les montagnes, les torrents, les rivières, les îles, les forêts, etc., ont chacun leurs divinités.

« Les boucliers et les lances sont entassés à une hauteur prodigieuse. »

Après cette prière, on égorge un cheval blanc et un bœuf noir, et toutes les armes sont trempées dans leur sang. Les chairs de ces animaux sont enfin portées à la cuisine, et un grand souper, auquel tous les membres doivent prendre part, est préparé.

Pendant et après le souper, des scènes théâtrales sont jouées, afin d'amuser les nouveaux membres. La fête se prolonge et l'on ne se sépare que le lendemain au jour.

§ VI.

Après un séjour de trente-six heures à Compong-Luong, je repartis pour Phnom-Penh. Je m'arrêtai quelques heures à l'ancienne chrétienté de Pinhalu, qui a été le siège d'un évêché, mais qui a été abandonnée depuis plusieurs années dans des circonstances dont nous aurons à parler.

Il ne reste sur cet emplacement que des vestiges d'habitations cambodgiennes ou annamites, un grand terrassement élevé de main d'homme qui supportait l'église, et un autre terrassement d'un moindre relief sur lequel était le presbytère.

C'est à Compong-Luong et à Pinhalu que les premiers Européens qui pénétrèrent au Cambodge allèrent se fixer. Les Espagnols et les Portugais furent les premiers à connaître ce pays. Après quelques essais d'établissement sur la côte du golfe de Siam, une colonie portugaise se fixa définitivement à Pinhalu, à quelques milles de la capitale du royaume, où elle a vécu pendant plusieurs siècles, sans presque plus de rapports avec la mère patrie.

Tous les ans cependant, dans les débuts, quelques marchands portugais arrivaient de Macao avec des produits de l'industrie européenne ou chinoise, et il n'était pas rare que quelques-uns d'entre eux ne se décidassent à rester dans le pays.

C'est ainsi que le type portugais a pu se conserver longtemps dans cette colonie, par l'infusion du sang de la race renouvelé d'année en année.

Les relations commerciales et politiques ayant absolument cessé depuis longtemps entre le Cambodge et la colonie de Macao, les nombreux croisements entre portugais et indigènes

ont fini par unifier ces divers types, qui se confondent, ou ne se distinguent plus guère aujourd'hui des Cambodgiens.

Ces descendants de Portugais, dont les ancêtres ont pourtant joué des rôles importants dans la politique du Cambodge, ignorent complètement leur histoire. Ils sont plus ignares à cet égard et plus indifférents de leur passé que les Cambodgiens.

Le premier voyageur européen qui mit les pieds au Cambodge, fut le dominicain portugais Gaspar da Cruz, en 1560. Après lui, plusieurs missionnaires chrétiens et espagnols s'y rendirent vers 1581.

En 1590, un nommé Vélo, Portugais, sans doute, qui était parvenu à capter la confiance et à s'attirer l'affection du prince Prea Barom Réachéa, débutait avec fracas dans la politique en entrant dans une conjuration qui avait pour but de détrôner le roi du Cambodge, afin de lui substituer Barom Réachéa, réfugié à cette époque au Laos et que l'on alla prendre pour donner du nerf au complot qui réussit d'ailleurs pleinement.

Deux autres étrangers, le portugais Bélosa et l'espagnol Gonzalès, prirent également faveur à la cour du nouveau roi, qui contrevint même aux usages en faisant épouser à l'un d'eux une princesse.

Plus tard, Bélosa fut député par le roi khmer aux îles Philippines pour demander au gouvernement espagnol de cette colonie des secours contre un de ses parents révolté. Il obtint cent soldats qui se rendirent au Cambodge sous la conduite d'un dominicain !

L'année suivante, ce fut Gonzalès qui alla porter à Manille la nouvelle que le roi du Cambodge, vaincu par les Siamois, s'était enfui au Laos, et que les Européens, amis du roi, étaient au pouvoir de l'ennemi, sauf quelques-uns qui étaient parvenus à s'échapper.

Il y eut à cette époque d'autres interventions du gouvernement des Philippines dans les affaires du Cambodge. Le prestige des Européens grandissait avec les services rendus au pays par leur gouvernement. Mais, en 1596, les Chinois, jaloux de l'influence politique et de l'ascendant que prenaient à la cour les

Espagnols, qui commençaient aussi à être des concurrents redoutables sur les marchés, leur suscitèrent des embarras et des luttes sanglantes s'ensuivirent, dans lesquelles les Chinois, soutenus par les Malais et les Chams, finirent par l'emporter et par contraindre les Espagnols à se rembarquer pour les Philippines.

Gonzalès et Bélosó ne s'éloignèrent pas. Ils se retirèrent au Laos et revinrent en 1599, traînant à leur suite un des fils de Prea Barom Réachéa, forcé, comme eux, de fuir au Laos, et ils le firent roi du Cambodge. Pour les services rendus dans ce coup de main, le jeune roi donna le gouvernement de la province de Baphnom à un Portugais, Don Diégo, et il mit à la tête de la province de Trang l'Espagnol Blas Castilla.

Ce fut dans les premières années du xvii^e siècle que les Portugais, chassés de Sumatra par les Hollandais, se retirèrent en grand nombre au Cambodge.

En 1643, à la suite de démêlés entre Portugais et Hollandais, le chef de ce dernier comptoir fut assassiné, ainsi que plusieurs autres de ses compatriotes. Ce fut le signal de la disparition des sujets de cette nation au Cambodge.

En 1665, le père Chevreuil se rendit au Cambodge, où il séjourna longtemps. Mais ce ne fut qu'en 1692 que fut fondée la première église catholique à Pinhalu, près de Compong-Luong, qui devint plus tard le siège d'un évêché, et qui fut brûlée et détruite complètement, ainsi que le village chrétien, en 1867, par les partisans du célèbre rebelle Pucombo. A la suite de ce désastre, cette chrétienté fut transférée à Phnom-Penh, au nord de la ville, dans une belle situation sur les bords du bras du lac.

Les rois du Cambodge cherchèrent toujours à s'attacher les Portugais, dont le prestige était considérable, et ils leur conférèrent des titres et des positions élevées. On les supposait savants, maîtres dans l'art de guérir, habiles généraux, et les emplois dans ces différentes branches du service public leur furent toujours réservés.

Vers 1811, un Portugais, Joseph Monteiro, médecin empirique, fut élevé à la dignité de Cru-pet, c'est-à-dire médecin du roi. A

la mort de Joseph, en 1812, son fils André Monteiro remplaça son père comme médecin du palais.

Dans une guerre malheureuse que les Cambodgiens soutinrent contre les Siamois, en 1812, le roi Ang-Chan fut forcé de se réfugier sur le territoire annamite, et André de Monteiro l'y suivit, continuant à faire auprès de sa personne, et avec le même zèle et le même dévouement le service de médecin. Mais les Annamites intervinrent, battirent les Siamois dans un combat naval sur le fleuve, reprirent possession du pays et rétablirent le roi Ang-Chan sur le trône à la fin de l'année 1813.

Pour récompenser André de sa fidélité et de ses services, le roi s'empressa de l'élever successivement aux dignités de Butés, de Vibol et, enfin, de Cralahom (ministre de la marine). De plus, Ang-Chan, qui avait placé en lui toute sa confiance, lui donna ou lui laissa prendre des pouvoirs supérieurs à sa position, dont il mésusa, il faut croire, puisque il s'éleva contre lui des plaintes nombreuses et si pressantes, que le roi se décida à le livrer à un tribunal supérieur et spécial, composé de mandarins et de chefs de toutes les races représentées au Cambodge. Tous ces juges indigènes, un peu par jalousie, et déterminés sans doute aussi par les charges qui pesaient sur l'accusé, le condamnèrent à mort, et il fut exécuté à Phnom-Penh en 1816. Il laissa un fils, Constantin Monteiro, qui lui-même a beaucoup d'enfants.

Depuis cette époque, aucun membre de la petite colonie portugaise n'a obtenu de position très élevée dans l'État. Certains font de la médecine en s'aidant d'anciens livres portugais traduits en cambodgien ; d'autres sont officiers dans l'artillerie ou dans la garde particulière du roi. L'un d'eux pourtant, de la famille des Diaz, s'est élevé jusqu'à la position de Vibol. Ce mandarin commanda une armée royale échelonnée sur les bords du Mékong lors de la révolution provoquée par Pucombo, mais il déploya dans cette campagne peu de qualités militaires. Il rançonna, en revanche, outre mesure et à son profit, les populations des diverses localités qu'il traversa.

Ces descendants de Portugais sont réunis aujourd'hui à Phnom-Penh dans un village chrétien desservi par un mission-

naire français. Ils sont pourvus presque tous d'un petit titre officiel, ce qui leur permet de vivre un peu sur le commun. Ils prêtent à gros intérêts à des pêcheurs du grand lac, qui remboursent en poisson salé. Ils sont généralement ignorants; ils se marient entre catholiques, et si, par hasard, ils choisissent une épouse hors de la chrétienté, il est d'usage que celle-ci se fasse chrétienne le jour du mariage, qui n'est célébré, bien entendu, que dans l'église.

Depuis l'occupation française en Cochinchine, et surtout depuis la conclusion du traité de 1864, par lequel le Cambodge s'est placé sous la protection de la France, plusieurs Européens se sont établis au Cambodge. Les uns s'occupent d'exploitations agricoles, d'autres font la pêche, mais la plupart se livrent au commerce des produits du pays et font des fournitures au roi et aux mandarins.

§ VIII

Lorsqu'on quitte Pinhalu pour se diriger sur Phnom-Penh, le voyage n'est pas sans agrément. C'est un beau fleuve, bien encaissé, large en moyenne de cinq cents mètres, profond de huit à dix mètres aux basses eaux et ne présentant pas le moindre danger à la navigation.

Les bords sont boisés, mais très peu habités dans les environs de l'ancienne chrétienté. Lorsqu'on a parcouru quelques milles dans le sud, on commence à être à la hauteur des premières maisons d'un immense village malais établi tout à fait sur le bord de la rive droite. Les maisons sont, comme celles des Khmers, juchées sur des pieux, disposition indispensable à cet endroit où la crue du fleuve est considérable et le courant très intense. Ces Malais sont pêcheurs, constructeurs de barques et briquetiers. C'est la population la plus industrielle du royaume. Au soin avec lequel les maisons sont construites et entretenues, au luxe des mosquées, au grand nombre de barques mandarines qui sont amarrées au rivage, à l'installation commode et élégante

des débarcadères, on se fait de suite une idée de la fortune relative et du goût des habitants.

On était en pleine pêche au moment où nous parcourions le bras du lac, et nous étions forcés de gouverner avec beaucoup d'attention afin de ne pas nous embarrasser dans les filets tendus en travers de notre route.

Sur les plans inclinés des berges, on faisait bouillir des espèces de petits poissons pour en extraire l'huile. On se sert pour cela d'énormes chaudrons en fer battu que l'on asseoit sur des fourneaux disposés dans la terre argileuse du rivage, l'ouverture du foyer étant tournée du côté du large, disposition qui rappelle les batteries rasantes avec leurs nombreuses embrasures.

Pendant que nous défilions, avec une vitesse de dix milles à l'heure (environ 18 kilomètres), devant ce beau village, des bandes d'enfants, attirés de notre côté par le bruit du propulseur de la chaloupe, se mettaient à courir dans le même sens que nous jusqu'à l'entier épuisement de leurs forces. Les gens raisonnables se contentaient de nous regarder passer avec un certain étonnement qui se traduisait quelquefois par des exclamations.

Lorsqu'on a dépassé le village malais, on suit une courbe que décrit le fleuve en cet endroit, et l'on se trouve tout à coup en face de la nouvelle chrétienté, composée d'environ deux milles individus domiciliés sur les deux rives, mais en plus grand nombre cependant sur la rive droite.

Le village de la rive gauche possède une église misérable, tandis qu'il y en a deux de l'autre côté, une spécialement fréquentée par les descendants de Portugais et quelques Cambodgiens convertis au christianisme; l'autre, bien mieux établie, est au centre d'un village d'Annamites chrétiens, assez laborieux et relativement riches.

C'est auprès de cette dernière église, desservie comme les autres par des missionnaires français, que se trouve le presbytère.

Les terrains occupés par les chrétiens sont assez bien cultivés.

On y voit quelques jardins potagers, de belles plantations de mûriers et beaucoup d'arbres fruitiers, de grands manguiers notamment, qui sont les plus beaux arbres d'ornement que l'on puisse souhaiter, sans compter les fruits excellents qu'ils produisent en abondance et sans aucune culture.

Le sol, en arrière de ces villages, est déprimé, boisé et assez marécageux; néanmoins, le climat n'y est pas trop malsain, mais les animaux de marais et de bois ne manquent pas. Pendant l'inondation de 1872, un rhinocéros femelle, suivie de son petit, s'aventura au milieu du village de la rive gauche. On battit le tam-tam, tous les chasseurs accoururent, mais la bête féroce disparut avant que l'on fût en mesure de l'envelopper. Plus d'une fois, des tigres affamés sont allés jusque sous la maison des missionnaires enlever les chiens et les animaux de basse-cour.

Les chrétiens indigènes qui cultivent le mûrier se livrent aussi à l'élève de vers à soie et, enfin, à toutes les opérations subséquentes.

Le ver à soie élevé dans le sud de l'Indo-Chine est de la race dite polyvoltine, qui fournit des cocons petits, peu fournis et d'un dévidage difficile. Mais cette espèce présente le grand avantage de se reproduire rapidement, puisque soixante jours suffisent à l'évolution complète du sujet.

Le moulin à filer dont se servent les Annamites chrétiens est bien primitif et il aurait besoin d'être perfectionné.

Leur métier à tisser n'est remarquable que par son ancienneté. Le mécanisme est des plus simples, mais certaines pièces en bois sont sculptées et quelquefois dorées, ce qui veut dire que cet outil est très en honneur dans les familles.

Un cadre horizontal en bambous supporte l'appareil. A une des extrémités s'adapte, au moyen d'une traverse, le métier proprement dit. A l'autre extrémité est une planche servant de siège au tisserand.

Les dents du peigne sont de toutes petites baguettes en bambous arrondies.

La navette est un bout de bambous d'une espèce rare au Cambodge. Elle est terminée à l'une des extrémités par une monture

en ivoire. C'est dans ce tube que l'on place la baguette autour de laquelle est enroulé le fil qui croise la trame.

Les étoffes tissées avec ce métier sont teintes dans le village.

Le père du roi actuel du Cambodge a concédé gratuitement aux missionnaires français le sol sur lequel les villages chrétiens sont établis. Les habitants ne paient point à l'État, comme les autres citoyens, la location des terres qu'ils cultivent, de sorte qu'il ne reste à leur charge que le tribut dont personne n'est dispensé, et qui consiste à fournir à l'État, c'est-à-dire au roi, la valeur en nature ou en espèces du dixième de la récolte.

Les missionnaires ont sur d'autres points du royaume d'autres terres qu'ils occupent aux mêmes conditions.

Il y avait autrefois chez les sauvages Stiengs, tributaires du Cambodge, une chrétienté desservie par un prêtre français des Missions étrangères, qui habitait le village de Relum.

Au moment de la révolte provoquée au Cambodge, en 1867, par le célèbre Pucombo, le village catholique, composé de cent à cent cinquante personnes environ, fut menacé un jour par une bande de Cambodgiens et d'Annamites. Le père Arnoux, dans le but d'écarter ces gens-là et d'éviter un conflit, fit tirer dans leur direction quelques coups de feu à poudre. Les rebelles se retirèrent, mais pour revenir en plus grand nombre quelques jours après. Les sauvages catholiques prirent peur cette fois et ils entraînent leur prêtre qu'ils allèrent cacher au loin dans la forêt, laissant ainsi leur village à la disposition des envahisseurs.

Le missionnaire resta caché plusieurs jours, mais voyant que les rebelles n'évacuaient pas le village et qu'ils prenaient, au contraire, des dispositions pour s'y installer pour longtemps, il parvint, suivi de quelques Stiengs dévoués et courageux qui lui servirent d'escorte et de guides, à gagner la Cochinchine française, et il se rendit à Saïgon où l'amiral de La Grandière, alors gouverneur de notre colonie, mit à sa disposition deux cents miliciens indigènes, au moyen desquels il put reconquérir sa chrétienté qu'il trouva absolument dévalisée. Les maisons néanmoins n'avaient pas été brûlées et les chrétiens les réoccupèrent sans autres tribulations pour le moment.

Plus tard, ce pays étant devenu le refuge d'un grand nombre de chefs rebelles, trop compromis pour oser rentrer chez eux malgré l'amnésie, le village catholique dut disparaître pour aller se reformer à proximité de la frontière française, où il est plus en sûreté.

§ IX.

Du village chrétien, on commence à distinguer les maisons du quartier septentrional de la capitale, ainsi que les navires et les nombreuses barques qui sont au mouillage dans la partie du fleuve vulgairement appelée les Quatre-Bras.

Au fond du tableau se dessine la silhouette d'une pyramide construite en forme de cloche, sur un monticule artificiel de vingt-cinq à trente mètres de hauteur.

Ce monument paraît moins vieux que son âge, parcequ'il a été complètement restauré sous le règne de Ang-Chan, oncle du roi actuel, qui fit réparer en même temps la pagode qu'on avait construite anciennement au pied de la pyramide. Ce temple brûla il y a une vingtaine d'années; il n'a pas été rétabli et l'idole du Bouddha n'est plus abritée aujourd'hui que par un misérable hangar en pailles.

D'après un document qui nous a été communiqué par un chef de bonzerie, cette pyramide aurait été construite en 986 de notre ère.

L'hôtel du protectorat, ses dépendances et les autres établissements français, sont disposés au pied de ce monument et sur les bords du bras du lac.

L'habitation de l'obbarach, la deuxième autorité du royaume, est à une centaine de mètres au nord de l'hôtel du résident français, tandis que le palais du roi est à environ dix-huit cents mètres plus au sud, à l'autre extrémité de la ville et bien en face des quatre bras du fleuve.

Un mur d'enceinte en carré de quatorze cents mètres de développement entoure les constructions et les jardins de la résidence royale. De la porte d'honneur qui s'ouvre sur la face orientale, on découvre l'immense salle du trône, recouverte de toits à pentes raides, avec fronton armorié et surmonté d'une immense trompe d'éléphant relevée et dorée.

A la droite de la salle du trône, on distingue une belle maison de forme européenne, qui fait l'admiration des Cambodgiens et dont le plan est dû à un architecte français.

De l'autre côté de la salle du trône sont deux hangars contigus, couverts de pailles de riz, sous lesquels le roi donne journellement audience à ses mandarins. C'est aussi là que les danseuses de la cour vont exécuter leurs intéressants ballets les jours de fête.

Ce palais tient un espace immense, où sont disposés avec assez d'ordre des établissements de toute espèce : un atelier de forge et d'ajustage, des ateliers de peinture, de dorure, de sculpture, d'orfèvrerie, une caserne et des corps de garde, la trésorerie, le secrétariat, des salles d'attente spéciales pour les Européens, les princes, les bonzes, les mandarins, une salle de dépôt pour les palanquins et les parasols royaux, une école, des remises et écuries, des magasins, etc.

En arrière de ces bâtiments de première ligne sont les logements particuliers du roi, des reines, des princesses, des danseuses, chanteuses et serviteurs de toutes sortes du palais. Cette partie est réservée et l'on n'y peut pénétrer qu'avec l'autorisation de Sa Majesté.

Le terrain en avant du palais est dégagé jusqu'au fleuve, sur le bord duquel est le débarcadère royal, se composant d'un immense radeau en bambous surmonté d'un pavillon léger recouvert de chaume. Sur la berge est une tour à horloge, flanquée de deux salles d'attente, et, enfin, un petit arsenal de construction et de réparation de barques de rivière.

Les avisos de la flottille royale sont mouillés sur une seule ligne en face du débarcadère. Ils sont assez proprement tenus, mais bizarrement emménagés.

La population flottante de la capitale est considérable. On peut voir le long du rivage des milliers de barques amarrées bord à bord sur quatre ou cinq rangs. Il y a là des quantités de familles qui n'ont pas d'autre habitation, et d'autres qui, bien que logées à terre, entretiennent néanmoins une barque dans le fleuve, le plus près possible de leur maison, et qu'ils affectent à divers usages. Ils s'en servent pour voyager à l'occasion et ils y vont tous les jours, le soir surtout, pour se laver et se baigner; c'est aussi à bord de ce magasin flottant que les commerçants mettent leurs marchandises et leurs objets les plus précieux, afin de les mettre à l'abri des incendies qui désolent tous les ans, à la saison sèche, la capitale du Cambodge.

Le matin, au moment du marché, la ville est très animée; on est à chaque instant coudoyé par des allants et venants et par de longues files de bonzes mendians.

Il se fait à Phnom-Penh des affaires importantes au moment surtout de la pêche du lac et de la récolte du coton; mais on y joue, jour et nuit, beaucoup d'argent et on y fume aussi déjà bien trop d'opium. C'est par là que passent généralement les bénéfices obtenus par le travail et la spéculation. On se presse la nuit autour de ces tripots de jeu; on voit des établissements de ce genre partout sous les vérandahs des maisons, dans les barques, en plein vent... On y joue avec frénésie et il n'est pas rare que les indigènes engagent là tout leur avoir, leurs vêtements et quelquefois même leurs enfants, qui restent en garantie d'une somme d'argent perdue au jeu et que l'on ne peut fournir sur l'heure.

La population se compose d'éléments si différents, si nombreux, si mobiles qu'elle échappe au calcul. Néanmoins, on peut évaluer la population de Phnom-Penh à environ 35,000 habitants.

Norodon, sa cour, les mandarins et, enfin, ceux qui avaient suivi le roi à Pursat, ne rentrèrent à Phnom-Penh que vingt jours après moi.

MOURA,

Lieutenant de vaisseau.

FIN.